

L'Afrique dans l'histoire du monde : la traite des esclaves à partir de l'Afrique et l'émergence d'un ordre économique dans l'Atlantique

J. E. Inikori

Sans doute y eut-il dans la Méditerranée de l'Antiquité des ventes d'esclaves originaires de l'Afrique subsaharienne, mais il ne s'agissait que de cas isolés et il fallut attendre le IX^e siècle pour que l'exportation d'esclaves d'Afrique noire vers le reste du monde prenne réellement de l'ampleur¹. Approvisionnant essentiellement le pourtour méditerranéen (y compris l'Europe méridionale), le Moyen-Orient et certaines régions d'Asie, ce commerce dure plusieurs siècles puisqu'il ne s'éteindra qu'au début du XX^e siècle, mais les « quantités » annuelles ainsi exportées ne sont jamais très importantes. En revanche, dès que le Nouveau Monde, à la suite du voyage de Christophe Colomb en 1492, s'ouvre à l'exploitation européenne, un trafic d'esclaves africains portant sur des effectifs beaucoup plus importants vient s'ajouter à l'ancien : c'est la traite dite transatlantique des esclaves, pratiquée du XVI^e au milieu du XIX^e siècle, les deux trafics se poursuivant simultanément pendant près de quatre siècles et arrachant des millions d'Africains à leur patrie. À ce jour, la place de ce commerce dans l'histoire mondiale n'a pas encore été convenablement mise en lumière.

Il faut observer que le trafic des esclaves ne s'est pas limité à l'Afrique. Le monde a en effet largement connu le servage et le commerce des esclaves dès l'Empire romain. Les documents historiques permettent aisément de constater que tous les peuples du monde ont, à une époque ou à une autre, vendu certains des leurs comme esclaves dans des contrées lointaines. On

1. R. A. Austen, 1979; R. Mauny, 1971.

apprend ainsi que la mission envoyée au VI^e siècle pour convertir le peuple anglais au christianisme n'était pas sans rapport avec la vente, sur le marché de Rome, d'enfants anglais, victimes des luttes fréquentes entre les peuples anglo-saxons qui vendaient comme esclaves les prisonniers capturés au cours de leurs combats². Il en va de même d'autres territoires européens. Pendant des siècles, les ethnies d'Europe orientale et centrale (et surtout les Slaves, dont le nom a donné le mot « esclave ») ont fourni des esclaves au Moyen-Orient et à l'Afrique du Nord.

Il reste que, du point de vue de l'histoire mondiale, le commerce d'exportation d'esclaves originaires d'Afrique, en particulier la traite transatlantique, est un phénomène unique à plusieurs égards. Son ampleur même, son étendue géographique et son régime économique — en matière d'offre, d'emploi des esclaves et du négoce des biens qu'ils avaient produits — sont autant de traits qui distinguent la traite des esclaves africains de toutes les autres formes de commerce d'esclaves.

La difficulté d'en déterminer la place exacte dans l'histoire du monde est directement liée à la question des origines historiques de l'ordre économique mondial contemporain. La controverse que cette dernière suscite tient à un certain nombre de facteurs : d'abord, à la tyrannie qu'exercent sur les chercheurs les paradigmes différents qui conditionnent leurs modes de pensée respectifs ; ensuite, à l'intrusion des influences politiques dans les explications des hommes de science ; enfin, à l'inexactitude de l'information mise à la disposition de nombreux spécialistes. À titre d'exemple, nous retiendrons les vues de quelques scientifiques éminents sur le sujet.

Dans son analyse des origines historiques de l'ordre économique international, l'économiste noir W. A. Lewis, qui a reçu le prix Nobel pour ses travaux, affirme que « la contribution du tiers monde à la révolution industrielle de la première moitié du XIX^e siècle aura été négligeable³ ». Dans la perspective inverse, celle des effets de l'évolution de l'économie internationale sur les économies du tiers monde, feu Bill Warren déclare : « Rien ne prouve qu'un processus quelconque de sous-développement se soit engagé dans les temps modernes, et en particulier dans la période écoulée depuis que l'Occident s'est imposé sur les autres continents. Les faits tendraient plutôt à corroborer la thèse opposée, à savoir qu'un processus de développement est intervenu, au moins à partir de la révolution industrielle anglaise, à une allure très accélérée par rapport à toutes les périodes antérieures, et que ce phénomène procédait directement de l'influence de l'Occident [...] »⁴.

À son tour, dans une perspective politique, P.T. Bauer, spécialiste d'économie du développement, a déclaré : « En acceptant les sempiternel-

2. On rapporte qu'un moine romain, voyant un jour un enfant anglais vendu sur le marché de Rome, fut tout attristé à la pensée que les Anglais n'étaient pas des chrétiens. Plus tard, ce moine devenu pape sous le nom de Grégoire le Grand ordonna, en 596, à un groupe de moines de partir évangéliser le peuple anglais. Voir T. Cairns, 1971, p. 50.

3. W. A. Lewis, 1978, p. 6.

4. B. Warren, 1980, p. 113.

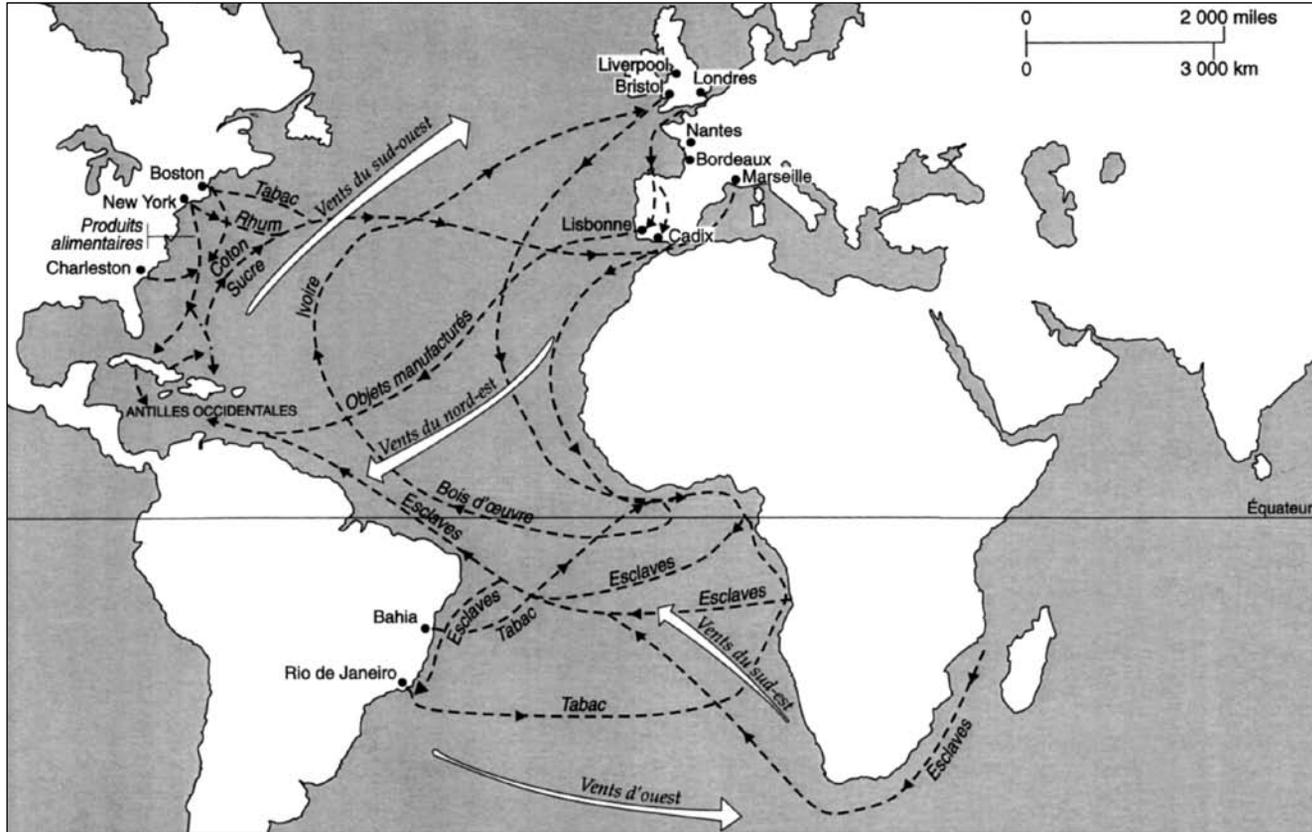
les accusations qui le rendent formellement responsable de la pauvreté du tiers monde, l'Occident ne fait qu'exprimer et cultiver son sentiment de culpabilité. C'est ce qui a affaibli la diplomatie occidentale tant à l'égard du bloc soviétique, beaucoup plus virulent sur le plan idéologique, qu'envers le tiers monde. Et l'Occident en est arrivé de la sorte à s'abaisser devant des pays aux ressources négligeables et sans aucune puissance réelle. Pourtant, il peut être démontré que ces allégations sont sans fondement. Elles ne sont acceptées sans discussion que parce que le public occidental ne connaît pas concrètement le tiers monde, et à cause d'un sentiment répandu de mauvaise conscience. L'Occident ne s'est jamais porté aussi bien et ne s'en est jamais senti aussi mal⁵. »

Sans être, loin de là, celles de la majorité, ces opinions se retrouvent cependant sous la plume de bien des auteurs qui ont écrit sur la question. On peut relever dans chacune d'elles des traces des trois facteurs indiqués plus haut, mais il est particulièrement frappant de constater qu'aucune d'entre elles ne paraît tenir compte de la traite transatlantique des esclaves africains. Cette omission est, semble-t-il, assez courante dans les études des origines historiques de l'ordre économique mondial contemporain, peut-être parce que les historiens de la traite des esclaves africains n'ont pas mis en parallèle ses effets à l'échelle mondiale.

Dans ce chapitre, nous tenterons d'analyser les conséquences de la traite des Noirs dans le contexte de l'évolution de l'ordre économique mondial à partir du XVI^e siècle, pour essayer de mieux comprendre les questions économiques internationales de notre temps. On peut définir l'ordre économique comme étant un système singulier de relations économiques englobant plusieurs pays auxquels, simultanément, il assigne des fonctions et octroie des récompenses par le mécanisme d'un réseau d'échanges commerciaux. Le développement d'un tel système de relations économiques internationales entraîne, dans ses différents pays membres ou sous-régions, une évolution des structures économiques, sociales et politiques qui permet au système de continuer à fonctionner uniquement par le jeu des forces du marché. Parvenu à ce point, il ne peut subir de modification importante que par une intervention politique délibérée, éventuellement occasionnée par un changement de régime dans un ou plusieurs des pays qui en font partie.

Nous partons ici de l'idée qu'un premier ordre économique qui a cimenté une vaste portion du monde composée de diverses régions — l'Europe occidentale, l'Amérique du Nord, l'Amérique latine, les Antilles et l'Afrique — est apparu dans la zone de l'Atlantique au XIX^e siècle. L'Europe occidentale et, plus tard, l'Amérique du Nord en formaient le centre, la périphérie étant occupée par l'Amérique latine, les Antilles et l'Afrique, et ses structures économiques, sociales et politiques correspondaient à cette organisation. L'extension de l'ordre économique atlantique à l'Asie et au reste de l'Europe, aux XIX^e et XX^e siècles, a abouti à l'ordre économique mondial

5. P. T. Bauer, 1981, p. 66.



4.1. Le commerce atlantique au XVIII^e et au début du XIX^e siècle.

[Source : d'après A. G. Hopkins, 1973. Carte reproduite avec l'aimable autorisation de Longman Group UK Ltd.]

moderne, qui n'a connu depuis lors que des changements somme toute mineurs. Il importe d'observer que même au sein de l'ordre élargi, la position centrale ou périphérique des régions le constituant est restée la même qu'au XIX^e siècle. L'évolution des XIX^e et XX^e siècles n'a fait qu'adjoindre un ou deux nouveaux territoires aux deux centres, alors que la périphérie s'en est trouvée considérablement agrandie.

Nous essayerons surtout, dans ce chapitre, de démontrer que la traite des esclaves d'Afrique aura été un facteur clé dans l'avènement de l'ordre économique atlantique au XIX^e siècle. Pour développer cet argument, nous tenterons de mettre en évidence, d'une part, le rôle de cette traite et de l'esclavage pratiqué en Amérique dans la transformation capitaliste de l'Europe occidentale (et tout particulièrement de la Grande-Bretagne) et de l'Amérique du Nord, et, d'autre part, celui des mêmes facteurs dans l'apparition de structures de dépendance en Amérique latine, dans la Caraïbe et en Afrique vers le milieu du XIX^e siècle. Faute de place et vu l'étendue de la zone considérée, il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail des sous-régions. L'analyse est donc axée essentiellement sur les grands problèmes généraux.

Méthodologie

Dès qu'il s'agit d'étudier la société, on se heurte à une question capitale qui s'oppose à la communication entre spécialistes et peut à l'occasion susciter de violents désaccords, celle des cadres de référence conceptuels qui, étant différents selon les chercheurs, leur font voir différemment les mêmes réalités sociales. C'est ce qui explique en grande partie les controverses où se perdent les discussions sur le sous-développement et la dépendance et dont on trouve la trace dans les opinions précédemment citées. La pomme de discorde est en l'occurrence la question de savoir s'il convient ou non de considérer les changements sociaux comme un tout pour les besoins de l'analyse. Dans la pratique, l'attitude des chercheurs semble dépendre pour beaucoup, en la matière, du cadre conceptuel dont ils disposent. D'un côté, on retient une vision indifférenciée de tous les changements sociaux considérés comme porteurs de développement économique et social. À l'opposé, en particulier chez les théoriciens du sous-développement et de la dépendance, les changements sociaux sont différenciés entre eux, selon la direction qu'ils prennent, l'une aboutissant au développement économique, l'autre au sous-développement et à la dépendance. Toutefois, dans les deux cas, il s'agit de changements qui peuvent donc, l'un comme l'autre, être étudiés dans une perspective historique.

Lorsqu'on envisage les processus historiques qui ont abouti à l'état actuel des économies nationales de par le monde, la vision indifférenciée du changement social se révèle incapable d'offrir une explication satisfaisante. Toutes les sociétés ont connu des changements au fil des siècles. Si tout changement social aboutissait, en fin de compte, au développement

économique, la plupart des économies du monde devraient, à l'heure actuelle, être développées. Or, selon toutes les définitions admises du « développement économique », quelques-unes d'entre elles seulement peuvent être qualifiées de développées. Dans leur grande majorité, elles se trouvent encore dans une situation telle qu'elles ne peuvent espérer le devenir un jour que moyennant des mesures absolument draconiennes, du genre de celles qui ont été prises par la Russie stalinienne ou la Chine. Il s'ensuit que le changement social qui, à travers les siècles, les a conduites à leur situation actuelle est un phénomène différent d'un processus de développement. Il s'agit d'un processus historique qui, pour certains analystes, a les caractéristiques d'un processus de sous-développement et de dépendance pouvant être distinguées de celles du processus de développement.

Examinons de plus près la démarche des théoriciens du sous-développement et de la dépendance. Le changement social est à la base de la structuration économique, sociale et politique. Une certaine combinaison de structures économiques, sociales et politiques favorise le développement économique mais d'autres, au contraire, y font obstacle. Les processus de changement social qui engendrent les structures favorables au développement doivent être considérés comme des processus de développement tandis que les autres, générateurs de structures constituant en définitive des entraves au développement qui ne peuvent être supprimées que par des interventions politiques rigoureuses, doivent l'être comme des processus de sous-développement et de dépendance. Analytiquement, par conséquent, on peut distinguer trois types d'économies : non développée, développée et sous-développée.

Pour l'intelligence de l'analyse qui va suivre, il convient de définir ces trois termes. Par économie développée, il faut entendre une économie possédant de solides liaisons structurelles et sectorielles internes, s'appuyant sur une technique évoluée et sur des structures sociales et politiques qui permettent une croissance autonome⁶. L'expression économie sous-développée et dépendante désigne, quant à elle, une économie privée d'articulations structurelles et sectorielles du fait de l'existence de certaines structures internes héritées de relations internationales antérieures, dont la nature rend extrêmement difficile, sinon impossible, l'implantation d'une technique évoluée et de solides liaisons sectorielles et structurelles internes, engendrant ainsi une situation où l'expansion ou la contraction de l'économie dépend entièrement de l'extérieur⁷.

6. Par liaisons structurelles, nous entendons celles qui existent, à l'intérieur du secteur minier et industriel, entre l'extraction minière, l'industrie des biens d'équipement et celle des biens de consommation. Par liaisons sectorielles, nous voulons dire des liaisons entre le secteur industriel et minier, l'agriculture, les transports et le commerce. Pour qu'une économie puisse être qualifiée de développée, il faut que les différentes branches de l'industrie soient pleinement développées et reliées entre elles et que tous les secteurs de l'économie soient solidement intégrés. C'est le seul moyen d'entretenir une croissance autonome et d'éliminer la dépendance.

7. Il faut distinguer la situation de dépendance totale vis-à-vis de l'extérieur de l'interdépendance entre les économies appartenant au système du commerce mondial. Comme le dit T. dos Santos

Enfin, l'économie non développée est celle qui ne possède ni les structures du développement, ni celles du sous-développement et qui reste donc libre de s'engager aisément dans l'une ou l'autre direction, selon le genre d'occasion qui se présente⁸.

Pour comprendre les effets planétaires du processus de création de l'économie internationale, il nous faut donc voir de plus près quelles sortes de structures économiques, sociales et politiques il a engendrées dans les différentes économies en cause. Il sera ensuite possible de déterminer lesquelles de ces structures correspondent au développement ou, à l'inverse, au sous-développement et à la dépendance. À cet effet, il sera particulièrement utile de recourir à une hypothèse importante des théoriciens du sous-développement et de la dépendance, à savoir qu'à l'époque mercantiliste⁹ la transformation capitaliste des pays qui allaient former les noyaux (centres) de l'économie mondiale en formation produisit en même temps une consolidation et un nouveau prolongement des formations sociales précapitalistes dans les territoires qui allaient en constituer la périphérie¹⁰.

S'il en fut bien ainsi, le développement des pays des zones centrales produisit du même coup les structures de dépendance et de sous-développement de la périphérie. Le présent chapitre s'organise autour de cette hypothèse pour la mettre à l'épreuve des faits historiques.

L'ampleur de la traite des esclaves africains

On ne peut apprécier à sa juste valeur le rôle de la traite des esclaves d'Afrique dans l'histoire du monde sans une estimation aussi proche que possible de la réalité du volume de ce commerce à travers les siècles. À cet égard, des progrès considérables ont été faits dans l'évaluation de son plus impor-

(1973, p. 76): « Une relation d'interdépendance entre deux ou plusieurs économies, ou entre ces économies et le système commercial mondial, devient une relation de dépendance lorsque quelques pays peuvent impulser eux-mêmes leur expansion alors que d'autres, qui sont en situation de dépendance, ne peuvent assurer la leur qu'à travers celle des pays dominants [...] »

8. Il ne faut pas confondre ce type d'économie avec les économies sous-développées. B. Warren (1980, p. 169) a tort, assurément, d'affirmer qu'« il n'y a pas de raison d'abandonner l'idée que le sous-développement est l'absence de développement, mesuré en termes de pauvreté par rapport aux pays capitalistes évolués ». Même dans une perspective littéraire, le terme sous-développement ne prend tout son sens que s'il désigne un processus de transformation capitaliste qui est bloqué et, par conséquent, inachevé. Cette situation ne saurait être assimilée à l'état d'arriération naturelle auquel se réfère la notion de non-développement.

9. La période 1500-1800 est d'ordinaire considérée comme l'ère du mercantilisme marquée essentiellement par la lutte entre pays d'Europe occidentale pour la domination, à leur profit exclusif, du commerce mondial alors en pleine expansion.

10. Selon l'analyse de Marx, les formations sociales précapitalistes sont constituées par le mode de production communisme primitif, le mode de production antique, le mode de production fondé sur l'esclavage et le mode de production féodal. Il y a quelques autres variantes des modes de production précapitalistes. Pour une analyse utile des problèmes posés par les formations sociales précapitalistes, voir J. G. Taylor, 1979.

tant domaine, la traite transatlantique, à partir des estimations publiées en 1969 par P. D. Curtin¹¹. Depuis lors, d'autres spécialistes ont publié les résultats de recherches détaillées s'appuyant sur différents éléments de ces estimations. Le tableau 4.1 offre une comparaison de ces estimations avec celles de Curtin pour les composantes correspondantes¹².

Tableau 4.1. Estimations du volume de la traite transatlantique des esclaves faites depuis 1976

Auteur	Composante considérée	Nombre d'esclaves	Estimation de Curtin pour la même composante	Différence (%)
J. E. Inikori	Exportations britanniques d'esclaves à partir de l'Afrique (1701-1808)	3 699 572	2 480 000 ^a	49,2
C. A. Palmer	Importations espagnoles d'esclaves (1521-1595)	73 000	51 300 ^b	42,3
E. Vila Vilar	Importations espagnoles d'esclaves (1595-1640)	268 664	132 600 ^c	102,6
L. B. Rout, Jr	Importations espagnoles d'esclaves (1500-1800)	1 500 000	925 100 ^d	62,1
D. Eltis	Exportations transatlantiques d'esclaves à partir de l'Afrique (1821-1843)	1 485 000	1 104 950 ^e	34,4
D. Eltis	Importations brésiliennes d'esclaves (1821-1843)	829 100	637 000 ^f	30,0
D. Eltis	Exportations transatlantiques d'esclaves (1844-1867)	634 700	539 384 ^g	17,7
R. Stein	Exportations françaises d'esclaves (1713-1792/1793)	1 140 257	939 100 ^h	21,4

a. J. E. Inikori, 1976; P. D. Curtin, 1969, tableau 41, p. 142.
b. C. A. Palmer, 1976, p. 2-28; P. D. Curtin, 1969, tableau 5, p. 25.
c. E. Vila Vilar, 1977*b*, p. 206-209; P. D. Curtin, 1969, tableau 5, p. 25.
d. L. B. Rout, Jr, 1976; P. D. Curtin, 1969, tableau 77, p. 268.
e. D. Eltis, 1977; P. D. Curtin, 1969, tableau 67 (p. 234) et 80 (p. 280).
f. D. Eltis, 1979; P. D. Curtin, 1969, tableau 67 (p. 234) et 80 (p. 280).
g. D. Eltis, 1981; P. D. Curtin, 1969, tableau 67 (p. 234) et 80 (p. 280).
h. R. Stein, 1978; P. D. Curtin, 1969, tableau 49, p. 170.

11. P. D. Curtin, 1969.

12. J. E. Inikori, 1976; P. D. Curtin, R. Anstey et J. E. Inikori, 1976.

Comme ce tableau permet de le constater, tous les résultats des recherches effectuées depuis 1976 tendent à prouver que les chiffres de Curtin sont beaucoup trop faibles. Une grande partie de la traite transatlantique des esclaves n'a pas encore fait l'objet de recherches détaillées. Celles que David Eltis a consacrées aux importations brésiliennes d'esclaves entre 1821 et 1843 demandent à être étendues aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Le volume des exportations d'esclaves effectuées par la Grande-Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles n'a pas encore été chiffré dans le détail. Et il en va de même de bien d'autres domaines de la traite. Lorsque ces recherches auront été faites, on pourra disposer de chiffres globaux reposant entièrement sur les travaux détaillés des spécialistes. Il reste que les estimations résultant des recherches faites depuis 1976 font clairement apparaître une configuration de laquelle on peut raisonnablement inférer des statistiques pour l'ensemble de ce commerce. Ce qui est très intéressant dans ces estimations, c'est qu'elles couvrent tous les siècles où le volume de la traite a été important. Elles donnent à penser, en particulier, que les révisions en hausse les plus substantielles à apporter aux estimations de Curtin concernent vraisemblablement les XVI^e et XVII^e siècles, période pour laquelle on manque d'études détaillées.

Vu l'ampleur et la répartition des corrections qui se sont imposées à la suite des recherches faites depuis 1976, une révision en hausse de quelque 40% des chiffres globaux de Curtin porterait, semble-t-il, les estimations à un niveau raisonnablement proche du volume réel de la traite transatlantique. Le total de l'ordre de 11 millions d'esclaves exportés auquel aboutissent les estimations de Curtin passe ainsi à 15 400 000¹³.

En ce qui concerne la traite à travers le Sahara, la mer Rouge et l'océan Indien, les estimations disponibles sont moins sûres car elles reposent sur un ensemble de données moins fiable à l'exception, toutefois, de celles de Raymond Mauny¹⁴ et de Ralph Austen¹⁵. Mauny dénombre 10 millions d'esclaves pour la période 1400-1900 et Austen parvient à un total de 6 856 000 pour la période 1500-1890, soit 3 956 000 pour la traite transsaharienne et 2 900 000

13. Paul Lovejoy a donné une interprétation pour le moins étonnante des résultats de ces recherches. Plutôt que d'étudier la configuration des révisions qui se dégagent de ces recherches et de procéder par inférence statistique, il en retient un assortiment discutable de chiffres, les mélange avec des chiffres de Curtin non révisés (qui constituent une importante proportion de l'ensemble) et en arrive à ce qu'il appelle une « nouvelle estimation ». Cette nouvelle estimation, proclame-t-il, confirme l'exactitude des premières estimations de Curtin. Voir P. E. Lovejoy, 1982. Outre les erreurs d'appréciation qui entachent sa sélection, la chose la plus curieuse dans son « estimation » est qu'il se sert des chiffres mêmes de Curtin pour confirmer l'exactitude de ses estimations. C'est d'autant plus trompeur que les recherches faites depuis 1976 montrent indiscutablement que les chiffres avancés par Curtin pour la période antérieure à 1700 sont ceux qui appellent les révisions en hausse les plus importantes. Or, ce sont aussi ceux que Lovejoy utilise le plus. À mon avis, sa méthode n'est pas à recommander. Si nous sommes obligés de nous servir de chiffres globaux dans nos travaux divers avant que les recherches nécessaires n'aient été menées à bien, le mieux est de recourir à l'inférence statistique sur la base des résultats de recherches plus récentes.

14. R. Mauny, 1971.

15. R. A. Austen, 1979.

pour le trafic de l'océan Indien et de la mer Rouge. Dans l'ensemble, les estimations d'Austen semblent reposer sur des bases plus sûres et doivent par conséquent être préférées à celles de Mauny. Ainsi, globalement, ce sont environ 22 millions d'individus qui ont été exportés d'Afrique noire vers le reste du monde entre 1500 et 1890.

La transformation capitaliste de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord à l'époque de l'esclavage et de la traite des esclaves

Au moment où Christophe Colomb prend pied aux Antilles, en 1492, les économies de l'Europe occidentale sont par définition sous-développées. L'agriculture de subsistance et le travail artisanal indépendant demeurent les activités économiques dominantes par la proportion de la population active qui s'y consacre. Les activités manufacturières font encore intégralement partie de l'agriculture et n'occupent que partiellement une main-d'œuvre agricole qui consomme directement l'essentiel de ce qu'elle produit. Les structures sociales et politiques font que la distribution du produit social est encore commandée par des mécanismes de coercition extra-économiques.

Cependant, durant trois ou quatre siècles avant l'arrivée de Colomb dans le Nouveau Monde, l'Europe occidentale a connu quelques changements structurels importants. L'accroissement de la population et sa redistribution régionale au Moyen Âge ont considérablement stimulé le commerce interrégional et international et, par conséquent, ont permis d'importantes transformations institutionnelles dans un certain nombre de pays¹⁶. Durant cette période, la production pour les marchés intérieurs et extérieurs des pays d'Europe occidentale s'est accrue tandis que la production de subsistance commençait à décliner. D'importantes innovations ont été introduites dans l'organisation des terres et du travail afin d'en rationaliser l'utilisation, et tout particulièrement le droit de propriété foncière. Ces changements se sont accompagnés d'une certaine évolution des structures sociales. Tous ces faits nouveaux, intervenus entre la fin du Moyen Âge et 1492, ont largement contribué à donner aux économies d'Europe occidentale les moyens de traiter les possibilités offertes par l'apparition du système atlantique à la suite du débarquement de Colomb aux Amériques.

Certes, toutes les économies de l'Europe occidentale ont pris part aux changements apparus à partir de la fin du Moyen Âge, mais très différemment

16. Pour un échange animé des points de vue sur ces changements, voir D. C. North et R. P. Thomas, 1970 et 1973; D. C. North, 1981; R. S. Lopez, 1976; D. B. Grigg, 1980. On n'oubliera pas le débat ouvert sur le sujet par R. Brenner, 1976; J. P. Cooper, 1978; M. M. Postan et J. Hatcher, 1978; P. Croot et D. Parker, 1978; H. Wunder, 1978; E. Le Roy Ladurie, 1978; G. Bois, 1978; R. Brenner, 1982.

d'un pays à l'autre. L'Angleterre, en particulier, à la faveur à la fois du commerce de la laine et de l'expansion démographique, a connu les changements les plus remarquables observés au cours de cette période¹⁷.

En résumé, il y a deux éléments à retenir de l'évolution de l'Europe occidentale au cours des siècles qui ont précédé la naissance du système atlantique si l'on veut véritablement comprendre ce qui s'est passé entre le XVI^e et le XIX^e siècle. D'une part, la commercialisation des produits issus de l'activité économique a gagné toute l'Europe occidentale, renforçant ainsi les lois du marché — d'où la facilité avec laquelle les répercussions du système atlantique ont été absorbées, directement et indirectement, par tous les systèmes économiques de la région. D'autre part, ce sont les différences de niveau, très sensibles d'un pays à l'autre, dans les changements institutionnels de cette période qui, conjuguées à de nouvelles différences dans les possibilités d'accès aux perspectives offertes par le système atlantique au cours des siècles suivants, expliquent l'inégalité des rythmes de transformation capitaliste des pays d'Europe occidentale entre le XVI^e et le XIX^e siècle.

Pour analyser l'impact du système atlantique naissant sur les économies d'Europe occidentale, il convient de distinguer deux périodes: de 1500 à 1650 et de 1650 à 1820.

Durant la première période, les économies et les sociétés de la région atlantique n'étaient pas encore dotées des structures nécessaires pour permettre aux forces en présence sur le marché d'assurer totalement le fonctionnement d'un système économique unique capable de répartir fonctions et profits entre ses membres. En conséquence, l'Europe occidentale usa de sa supériorité militaire pour acquérir la maîtrise des ressources d'autres économies et d'autres sociétés de la région. C'est la raison pour laquelle le processus de transformation de l'Europe occidentale engagé avant Colomb se poursuivit ensuite à peu près sur le même modèle, la plupart des échanges internationaux de marchandises ayant lieu à l'intérieur de l'Europe, car les richesses du reste de la zone atlantique ne coûtaient rien ou presque rien à l'Europe occidentale.

C'est surtout l'or et l'argent qui inondèrent l'Europe occidentale à cette époque-là. Ils provenaient principalement des colonies de l'Amérique espagnole, le commerce de l'or ouest-africain ayant décliné à mesure que la traite des esclaves et l'esclavage prenaient de l'ampleur. Une fois arrivés en Espagne (les quantités importées entre 1503 et 1650 figurent dans le tableau 4.2), l'argent et l'or du Nouveau Monde étaient distribués dans toute l'Europe occidentale.

La mise en circulation du métal précieux comme monnaie d'échange accéléra le processus de commercialisation au sein des activités économiques dans cette zone. C'est l'interaction de l'augmentation rapide de cette manne monétaire et de l'expansion démographique contemporaine qui produisit le

17. J. E. Inikori, 1984.

phénomène connu, dans l'histoire européenne, sous le nom de révolution des prix du XVI^e siècle. Les conditions ainsi créées devaient jouer un rôle particulièrement important dans l'avènement de l'agriculture capitaliste en Europe occidentale, et tout spécialement en Angleterre¹⁸.

L'importation de métal précieux américain donna aussi un coup de fouet aux échanges internationaux en Europe même. Seuls les Espagnols et leurs navires étaient légalement autorisés à transporter des marchandises en provenance et à destination de l'Amérique espagnole, Cadix et Séville étant les deux seuls ports du continent où ils pouvaient embarquer ou débarquer. En outre, les colonies espagnoles d'Amérique n'avaient pas le droit de produire leurs propres articles manufacturés. Cependant, leurs richesses minières encourageaient la classe dominante espagnole à s'en remettre à d'autres pays européens pour les diverses importations destinées à satisfaire les besoins des Espagnols d'Espagne et de l'Amérique espagnole. Les échanges commerciaux de Cadix et Séville avec l'Amérique espagnole étaient eux-mêmes sous le contrôle de marchands d'autres pays européens par le biais de toutes sortes d'arrangements secrets¹⁹.

Tableau 4.2. Quantités d'argent et d'or importées des Amériques en Espagne de 1503 à 1650

Période	Argent (onces)	Or (onces)
1503-1510	—	175 133
1511-1520	—	322 859
1521-1530	5 256	172 453
1531-1540	3 040 373	510 268
1541-1550	6 263 639	880 323
1551-1560	10 692 168	503 361
1561-1570	33 258 031	406 740
1571-1580	39 456 766	332 595
1581-1590	74 181 368	426 881
1591-1600	95 507 751	686 107
1601-1610	78 082 734	414 959
1611-1620	77 328 761	312 383
1621-1630	75 673 829	137 214
1631-1640	49 268 753	43 739
1641-1650	37 264 124	54 369

Note: Vu l'ampleur de la contrebande, les chiffres officiels ne peuvent fournir qu'un ordre de grandeur total des importations.

Source: C. M. Cipolla, 1976, p. 210, d'après E. J. Hamilton, 1934, p. 42

18. E. J. Hamilton, 1929; J. D. Gould, 1964.

19. A. Christelow, 1948; J. O. McLachlan, 1940.



4.2. Pièce de monnaie espagnole à l'effigie de Ferdinand et Isabelle, 1474-1504. Un grand nombre de ces pièces fut mis en circulation.
[© M. Holford.]

C'est ainsi qu'au XVI^e siècle, l'Espagne devint le foyer, au sein de l'Europe occidentale, d'un vaste commerce international dominé par la Hollande, la France et l'Angleterre, et par le canal duquel le précieux métal des Amériques était injecté dans les grandes économies de la région et alimentait le processus de leur transformation. L'argent et l'or latino-américains quittaient l'Espagne quelques mois après y être arrivés, tant et si bien qu'on a pu dire que « l'Espagne trayait la vache et le reste de l'Europe buvait le lait²⁰ », et ce pendant tout le XVII^e siècle et jusqu'au XVIII^e siècle.

La seconde période (1650-1820) est dominée par la structuration économique et sociale des pays de la zone atlantique, le processus de transformation capitaliste de l'Europe occidentale en venant à être subordonné au système atlantique. Pour apprécier pleinement le rôle de celui-ci dans le développement économique de la région à cette époque, il faut le replacer dans le contexte de la crise générale qui secoue l'Europe occidentale au XVII^e siècle.

L'expansion économique européenne liée à la croissance des importations d'or et d'argent des Amériques et à la poussée démographique mar-

20. A. Christelow, 1948.

que le pas lorsque les effets de ces deux facteurs s'atténuent. Les importations de métal américain, qui ont atteint leur maximum entre 1590 et 1600, diminuent et l'expansion démographique se ralentit à mesure que les sociétés européennes ajustent leur comportement en la matière aux perspectives économiques. La situation est aggravée par la politique de nationalisme économique frisant la guerre commerciale adoptée, au XVII^e siècle, par un certain nombre de pays d'Europe occidentale et, en particulier, par la France. Du fait des barrières douanières érigées par la France, l'Angleterre et d'autres pays pour protéger leurs industries nationales, la situation économique dégénère en crise générale et le commerce intrarégional s'effondre²¹. Le processus de transformation capitaliste est arrêté net dans un certain nombre de pays et la régression s'installe dans les autres, le plus durement touché étant l'Italie qui, de la position de « pays le plus urbanisé et le plus industrialisé d'Europe passa à l'état de zone paysanne arriérée typique [...]»²².

La nature et l'origine de la crise du XVII^e siècle indiquent clairement que pour mener à bien son processus de transformation capitaliste, l'Europe occidentale avait besoin de beaucoup plus d'ouvertures économiques que le continent ne pouvait à lui seul en offrir. Comme le fait remarquer le professeur Hobsbawm, « la crise du XVII^e siècle ne peut s'expliquer par les insuffisances purement techniques et organisationnelles face aux exigences de la révolution industrielle²³ ». Elle ne saurait s'expliquer davantage par la pénurie de capital. « Les Italiens du XVI^e siècle, poursuit Hobsbawm, avaient probablement entre leurs mains les plus grandes concentrations de capitaux européens, mais ils ne surent manifestement pas les investir. Ils les immobilisèrent en bâtiments et les dilapidèrent en prêts à l'étranger [...] » Mais les Italiens avaient un comportement rationnel : « S'ils dépensèrent massivement leurs capitaux de façon non productive, ce fut peut-être simplement parce qu'il n'était plus du tout possible de se lancer dans des investissements progressifs au sein de ce "secteur capitaliste". Les Hollandais du XVII^e siècle pallièrent un engorgement financier similaire en investissant dans les objets de valeur et les œuvres d'art... »²⁴.

Ainsi, l'explication de la crise réside dans le manque de possibilités économiques en Europe de l'Ouest et, donc, tant que cette région demeura tributaire de ses seules possibilités économiques, ses chances de connaître une transformation capitaliste complète furent à peu près nulles.

Les changements intervenus entre 1650 et 1820 dans la structuration économique et sociale des régions extra-européennes de la zone atlantique offrent autant d'immenses possibilités que de défis à relever, qui transforment du tout au tout le paysage économique de l'Europe occidentale dans son ensemble, mais plus encore des pays les mieux placés pour saisir ces

21. R. Davis, 1969, chap. 2 et 3.

22. E. J. Hobsbawm, 1954, p. 36.

23. *Ibid.*, p. 42.

24. *Ibid.*, p. 42-43.

occasions. Dans le Nouveau Monde, la production de métaux précieux continue de jouer un rôle important, en particulier lorsque le Brésil entre dans sa phase de grande production au XVIII^e siècle, mais l'élément capital de la structuration économique et sociale des pays de la région à ce moment-là fut le considérable essor de l'agriculture de plantation. Sur le continent nord-américain, il s'agit surtout de tabac et de coton, mais en Amérique latine et aux Antilles, le sucre règne en maître. Vu l'ampleur des opérations, la logique de l'économie nouvelle commande un repeuplement complet du Nouveau Monde.

Un commerce très actif s'organise autour du transport maritime des marchandises d'Afrique et des Amériques : les esclaves africains vont vers les Amériques et les produits agricoles et métaux précieux des Amériques partent pour l'Europe occidentale. À titre d'exemple, les quantités de sucre légalement importées des Amériques en Europe occidentale atteignent au minimum 151 658 tonnes par an en 1740-1750 et 193 005 tonnes en 1760-1770²⁵. Étant donné que les pays d'Europe occidentale possédant des colonies américaines imposent des restrictions sur les mouvements de marchandises à l'entrée et à la sortie de ces colonies, la distribution des produits américains en Europe par leurs soins devient un facteur primordial de la croissance des échanges intra-européens aux XVII^e et XVIII^e siècles²⁶. Les principaux bénéficiaires de cette évolution sont l'Angleterre, la France et la Hollande. Dans le cas de l'Angleterre, la valeur officielle du commerce extérieur (importations et exportations) passe de 8,5 millions de livres par an en moyenne en 1663-1669 à 28,4 millions en 1772-1774 et à 55,7 millions en 1797-1798²⁷ presque uniquement, ou directement, grâce à l'expansion du système atlantique. Il en va de même pour la France et la Hollande. Pour l'Angleterre, les réexportations des produits du Nouveau Monde atteignent 37,1% de ses exportations totales en 1772-1774 et, pour la France, 33,2% en 1787²⁸. Ce n'est pas par hasard qu'un spécialiste français d'histoire économique a pu dire : « Le XVIII^e siècle peut véritablement être appelé le stade atlantique du développement économique européen. Le commerce extérieur, et spécialement le commerce avec les Amériques, était le secteur le plus dynamique de toute l'économie (le volume du commerce colonial de la France, par exemple, avait décuplé entre 1716 et 1787), sans compter que la demande de l'outre-mer stimulait la croissance d'un large éventail d'industries en même temps qu'une spécialisation et une division du travail plus poussées. Du fait de la supériorité du transport maritime sur les transports terrestres, l'économie européenne du XVIII^e siècle

25. R. Sheridan, 1970, tableau I, p. 22.

26. R. Davis, 1967 et 1969, chap. 2 et 3.

27. Pour 1663-1669 et 1772-1774, voir R. Davis, 1969, p. 92, 119 et 120; pour 1797-1798, voir P. Deane et W. A. Cole, 1967, tableau 13, p. 44. Les chiffres relatifs à 1797-1798 concernent la Grande-Bretagne, les autres l'Angleterre et le Pays de Galles. Tous les chiffres recouvrent la totalité des importations, des exportations nationales et des réexportations. Les chiffres du XVIII^e siècle sont en prix constants de 1697-1700.

28. P. Kriedte, 1983, tableaux 39 et 40, p. 124 et 128.

était organisée autour d'un certain nombre de grands ports maritimes, dont les plus prospères étaient ceux qui se taillaient la part du lion dans le commerce colonial, comme Bordeaux et Nantes ; chacun de ces ports, implanté à l'embouchure d'un fleuve, avait ses propres industries, mais aussi son arrière-pays industriel dont il constituait le débouché²⁹. »

Les nouvelles possibilités économiques engendrées par l'expansion du système atlantique entraînent des créations d'emplois qui stimulent la croissance démographique dans toute l'Europe occidentale après le recul observé au XVII^e siècle³⁰, contribuant ainsi puissamment à l'essor des marchés intérieurs anglais, français et hollandais. Un tel essor, en se conjuguant avec la progression des exportations, est à l'origine de l'augmentation de la demande qui, à son tour, suscite les inventions et les innovations techniques des révolutions industrielles des XVIII^e et XIX^e siècles en Europe occidentale. C'est ainsi que l'expansion phénoménale de la production des biens de consommation, des échanges, de l'activité financière et des transports maritimes intervenue dans la zone atlantique entre 1650 et 1820 fournit aux pays d'Europe occidentale les possibilités économiques requises pour surmonter la crise du XVII^e siècle, briser le carcan des structures économiques et sociales traditionnelles et achever le processus de transformation capitaliste. Le premier pays à y parvenir est l'Angleterre. Les forces libérées par ce processus et les enseignements qui s'en dégagent vont en faciliter l'achèvement rapide dans les autres pays d'Europe occidentale qui ont su mettre à profit (directement ou indirectement) les possibilités créées par l'expansion du système atlantique.

Dans le Nouveau Monde aussi, la région qui, en 1783, allait constituer les États-Unis d'Amérique, mais qui, au XVII^e siècle et jusqu'à 1776, était composée de territoires coloniaux, limités à ce titre par des contraintes politiques importantes, prit néanmoins dès cette époque part à cette expansion, à plusieurs égards de façon très appréciable. Lorsque Colomb avait débarqué aux Amériques, ces territoires étaient probablement les plus éloignés de tout développement économique de la zone atlantique. Leur densité démographique était parmi les plus faibles du Nouveau Monde et leur organisation économique et sociale était inexistante par rapport à celles des civilisations anciennes de l'Amérique du Sud. Après leur occupation par les colons britanniques, ces territoires restèrent presque entièrement sous le régime de l'économie de subsistance pendant des décennies. L'élargissement des possibilités de produire pour vendre intervenu aux XVIII^e et XIX^e siècles sera directement lié à l'expansion que le système atlantique connut du milieu du XVII^e au XIX^e siècle³¹.

29. F. Crouzet, 1964.

30. Il est désormais bien établi que la croissance de la population de l'Angleterre au XVIII^e siècle s'explique par un abaissement de l'âge au mariage et une augmentation de la nuptialité, eux-mêmes dus à un accroissement des possibilités d'emploi. Pour plus de détails, voir J. E. Inikori, 1984. L'analyse repose sur les données présentées par E. A. Wrigley, 1983, et D. N. Levine, 1977.

31. J. F. Shepherd et G. M. Walton, 1972.

Tableau 4.3. Recettes totales au titre des exportations de marchandises et des exportations d'invisibles de l'Amérique du Nord britannique, 1768-1772 (en milliers de livres sterling)

Région	1768	1769	1770	1771	1772
Grande-Bretagne et Irlande	1 658	1 852	1 818	2 113	2 135
Ensemble des Antilles	979	1 131	1 272	1 287	1 498
Europe méridionale et îles de la Méditerranée	520	805	741	721	762
Afrique	16	30	25	18	34
Total	3 173	3 818	3 856	4 139	4 429

Note : les exportations d'invisibles proviennent en grande partie des transports maritimes.

Tableau 4.4. Importations de l'Amérique du Nord britannique, 1768-1772 (en milliers de livres sterling)

Région	1768	1769	1770	1771	1772
Grande-Bretagne et Irlande	2 908	2 151	3 112	5 382	4 135
Ensemble des Antilles	524	767	792	676	939
Europe méridionale et îles de la Méditerranée	81	85	80	69	88
Afrique	56	189	85	104	265
Total	3 569	3 192	4 069	6 231	5 427

Source : J. F. Shepherd et G. M. Walton, 1972.

Les tableaux 4.3 et 4.4 permettent de mesurer la participation de ces territoires au système atlantique dans les années qui précéderent immédiatement la Déclaration d'indépendance et la formation des États-Unis d'Amérique. En moyenne, la valeur annuelle totale du commerce atlantique de l'Amérique du Nord britannique s'établit, pour cette période, à 8,4 millions de livres (importations et exportations de marchandises plus exportations d'invisibles). Pour une population totale de 2,2 millions d'habitants en 1770³², cela s'établit donc à 3,8 livres par habitant. L'ampleur de la participation au système atlantique stimule la croissance du marché intérieur et la production de biens destinés à être échangés sur le marché, de même qu'elle encourage la spécialisation, accroît les revenus par habitant et influe sur les taux de migration vers cette région.

À mesure que, sous l'influence de ce système, les colonies britanniques d'Amérique du Nord passent progressivement des activités de subsistance aux productions marchandes, il devient possible de distinguer

32. J. Potter, 1965, tableau 1 (a), p. 638.

trois types de régimes économiques, celui du sud de la région, celui du centre et celui du nord (essentiellement la Nouvelle-Angleterre). Possédant à la fois de riches ressources naturelles et une main-d'œuvre africaine asservie bon marché, les colonies du Sud vont être incitées à développer l'agriculture de plantation, riz et tabac d'abord, puis coton. Celles du Centre, pour leur part, se lancent dans des cultures alimentaires dans des exploitations de type familial. Quant aux colonies du Nord, relativement pauvres en ressources naturelles agricoles mais dotées de ports naturels en eau profonde et de ressources forestières permettant d'envisager la construction navale, elles ne tardent pas à se spécialiser dans le commerce et les transports maritimes³³.

Ainsi, le Sud produit pratiquement tous les produits agricoles exportés vers l'Europe, cependant que le Nord assure l'essentiel des exportations d'invisibles — transports maritimes, négoce et assurances notamment — et que les colonies du Centre fournissent des denrées alimentaires et quelques services à l'exportation. Dans le Sud, la production est tributaire de la main-d'œuvre servile africaine, mais c'est en Europe qu'elle trouve son principal débouché. L'expansion du système des plantations cultivées par des esclaves entraîne, aux Antilles (britanniques et non britanniques), une restructuration économique instaurant une division du travail avec l'Amérique du Nord : les Antilles offrent ainsi un vaste marché aux denrées alimentaires des colonies du Centre ainsi qu'aux services (transport maritime et autres) de celles du Nord. Les trois sous-régions de l'Amérique du Nord sont donc liées, sur le plan économique, au système esclavagiste des Amériques, en matière soit de production, soit de commercialisation³⁴.

Ces diverses modalités de participation au système atlantique à l'époque coloniale vont y engendrer des structures économiques et sociales différentes. Dans le Centre et le Nord, la production repose sur le travail libre de la main-d'œuvre blanche qui, généralement, est propriétaire des terres qu'elle cultive

33. D. C. North, 1961.

34. Les colonies du Sud étaient liées au système de l'esclavage en matière de production et celles du Centre et du Nord l'étaient au niveau du marché, étant donné que c'étaient les plantations des Antilles cultivées par des esclaves qui créaient les marchés de produits alimentaires et de services dont les colonies du Nord et du Centre étaient fortement tributaires à cette époque. Les recettes tirées des principales exportations de biens et services qui sont indiquées ci-après (moyenne annuelle pour 1768-1772, en livres sterling) donnent une idée de la structure du commerce d'exportation de l'Amérique du Nord durant la période coloniale : tabac, 766 000 ; transports maritimes, 610 000 ; pain et farine, 410 000 ; riz, 312 000 ; poisson, 287 000 ; indigo, 117 000. Globalement, ces six catégories représentaient 64,4 % des recettes d'exportation totales de l'Amérique du Nord britannique pendant la période considérée. Le tabac et le riz étaient cultivés par les esclaves des plantations des colonies du Sud, le pain et la farine provenaient des exploitations familiales des colonies du Centre et le poisson et les services de transport maritime étaient fournis en grande partie par les colonies du Nord. (Ces chiffres sont tirés de J. F. Shepherd et G. M. Walton, 1972, p. 258.) Les importations consistaient surtout en produits manufacturés et provenaient principalement d'Angleterre, pays qui ne conservait pour sa consommation qu'une faible partie des exportations des colonies : le tabac allait presque exclusivement à l'Angleterre et à l'Écosse, mais plus de la moitié des quantités annuelles était réexportée vers l'Europe continentale.

et les revenus sont assez également répartis. Dans le Sud, la prédominance de l'agriculture de plantation tributaire de la main-d'œuvre servile africaine se traduit par une forte proportion d'esclaves dans la population, la constitution de latifundia et une répartition extrêmement inégale des revenus. Sur les 697 000 esclaves que comptent les États-Unis en 1790, 642 000 se trouvent dans les États du Sud, où ils représentent 36 % de la population totale³⁵. Alors que dans le Nord et le Centre, les structures favorisent la croissance d'un marché intérieur axé sur les produits de grande consommation, dans le Sud, elles la limitent et encouragent l'importation de produits de luxe étrangers. Et c'est ainsi que, durant la période coloniale, les colonies du Centre et du Nord auront jeté les bases d'une croissance économique autonome, tandis que dans le Sud s'établissaient des structures de dépendance.

Après l'accession à l'indépendance, l'économie des États du Sud va rester tributaire des esclaves africains à qui ils doivent entièrement la phénoménale expansion de leur production de coton enregistrée entre 1790 et 1860³⁶. En conséquence, les structures économiques et sociales de l'époque coloniale se maintiennent dans le Sud, et même dans les nouveaux territoires gagnés par les plantations de coton au XIX^e siècle. En 1850, sur une population totale de 8 983 000 habitants dans le vieux et le nouveau Sud, il y a 3 117 000 esclaves, soit une proportion de 34,7 %³⁷. La répartition des terres et des revenus demeure inégale et les structures de dépendance se trouvent encore renforcées.

Cependant, avec l'accession à l'indépendance, le gouvernement politiquement indépendant des États-Unis d'Amérique adopte des mesures économiques qui, progressivement, rendent le Sud dépendant non plus de l'Europe occidentale mais des États du Nord. Avec la protection du gouvernement, les armateurs et les négociants des États du Nord-Est prennent en mains le transport maritime du coton du Sud vers l'Europe et l'importation des produits manufacturés européens destinés aux planteurs du Sud et à leurs esclaves³⁸. Parallèlement, l'expansion de la production de coton dans

35. J. Potter, 1965, tableau 2, p. 641.

36. La production de coton des États du Sud passe en effet de 4 000 balles de 500 livres en 1790 à 3 841 416 balles en 1860. Entre 1850 et 1860, quelque 76,5 % en sont exportés (voir H. U. Faulkner, 1924, p. 201-202).

37. J. Potter, 1965, tableau 11, p. 680.

38. Un texte du 4 juillet 1789 autorise une réduction de 10 % des droits à l'importation aux États-Unis pour les marchandises transportées par des bateaux américains et appartenant à des Américains. Un autre, du 20 juillet 1789, impose un droit de 6 cents la tonne de marchandises aux navires de cette catégorie et de 30 cents la tonne aux navires étrangers et de construction étrangère entrant dans les ports américains. Les deux textes encourageaient l'expansion de la construction navale et de la flotte marchande dans le nord-est des États-Unis. Le tonnage officiel du commerce extérieur passe de 123 893 tonnes en 1789 à 981 000 tonnes en 1810. Dans le même temps, les importations transportées par des navires appartenant à des nationaux passent de 17,5 à 93 % du total et les exportations de 30 à 90 %. En 1862, le tonnage du transport maritime enregistré au titre du commerce extérieur aura atteint 2 496 894 tonnes, et le Sud fournit 75 % environ des exportations des États-Unis, dont 60 % de coton et 15 % de tabac, riz et sucre raffiné. (Pour tous ces chiffres, voir H. U. Faulkner, 1924, p. 201, 202, 218, 219, 228 et 233.) Ce sont les revenus directement et indirectement tirés des exportations du Sud et les gains des propriétaires de navires et négociants exportateurs et importateurs du Nord-Est qui posent les bases de l'industrialisation des États-Unis de 1790 à 1860. Voir D. C. North, 1961.

le Sud ouvre un marché de plus en plus important aux produits alimentaires, stimulant ainsi la croissance des productions alimentaires commerciales et l'afflux d'immigrants dans les territoires de l'Ouest. Cette spécialisation régionale centrée sur les plantations du Sud et leurs esclaves entraîne la création d'un vaste marché intérieur qui favorise, dans le Nord-Est, l'essor d'industries dont la production concurrence directement les biens importés et qui sont soutenues par des mesures gouvernementales de protectionnisme. De la sorte, jusqu'en 1860, l'industrialisation des États-Unis repose principalement sur les plantations d'esclaves du Sud: ce pays a tiré parti de son indépendance politique à point nommé pour manipuler les forces à l'œuvre dans la zone atlantique au profit de son économie, en s'appuyant sur les structures favorables mises en place dans les colonies du Nord et du Centre au cours de la période coloniale³⁹. Les structures de dépendance des États du Sud auront donc joué le rôle de condition *sine qua non* de la transformation capitaliste des États du Nord et de l'Ouest.

L'apparition des structures du sous-développement en Amérique latine et aux Antilles

Selon notre définition, les pays d'Amérique latine et les Antilles avaient des régimes économiques non développés à l'époque où Colomb arriva dans la région. Cette absence générale de développement tenait à trois grands facteurs: la population, la géographie et l'isolement par rapport au reste du monde.

La question de la taille probable de la population de toutes les Amériques en 1492 a fait couler beaucoup d'encre: les estimations vont de 8,5 à 112 millions d'habitants⁴⁰. D'après les recherches de l'école de Berkeley, il semble toutefois qu'un chiffre situé entre 50 et 100 millions d'habitants⁴¹ soit plus plausible. Par rapport à l'immensité du territoire, une telle population, même dans la fourchette supérieure, était très modeste. Qui plus est, elle était concentrée en gros dans trois zones: l'Amérique centrale, où se trouvaient les royaumes antiques des Aztèques et des Mayas; l'Empire inca de l'ancien Pérou et l'île caraïbe d'Hispaniola, aujourd'hui divisée entre Haïti et la République dominicaine⁴². Le reste du Nouveau Monde était

39. Pour plus de détails au sujet de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord, voir J. E. Inikori, 1979 et 1981.

40. B. Keen et M. Wasserman, 1980, p. 30-31.

41. Pour les estimations de l'école de Berkeley, voir W. Borah et S. F. Cook, 1963; voir aussi S. F. Cook et W. Borah, 1971-1974. Pour une synthèse, voir W. M. Denevan, 1976.

42. À partir de divers documents d'origine indienne et espagnole et à l'aide de méthodes statistiques très élaborées, W. Borah et S. F. Cook ont chiffré la population du Mexique central avant la conquête entre 18,8 et 26,3 millions d'habitants (W. Borah et S. F. Cook, 1967, p. 205). Ils estiment par ailleurs la population d'Hispaniola entre 7 et 8 millions d'habitants en 1492 (B. Keen et M. Wasserman, 1980, p. 30). Les estimations de Cook et Borah ont été néanmoins critiquées comme étant trop élevées.

extrêmement peu peuplé : avant la conquête, la densité démographique de l'Amérique latine était, selon certains, inférieure à dix habitants au kilomètre carré sur plus de 90 % de sa superficie⁴³.

La faible densité de la population dans de vastes zones de l'Amérique précolombienne nuisait au développement des échanges et à la division du travail. En outre, les régions très peuplées étant éloignées les unes des autres et séparées des régions peu peuplées par des forêts épaisses, des montagnes et de profondes vallées, les communications étaient difficiles et le commerce intra-américain s'en trouvait limité. En l'occurrence, le commerce maritime aurait pu jouer un rôle important en repoussant la frontière des échanges commerciaux du littoral vers l'intérieur, comme en Amérique du Nord aux XVIII^e et XIX^e siècles, mais cela ne fut pas possible car, jusqu'en 1492, les Amériques demeurèrent isolées du reste du monde. De ce fait, leurs richesses naturelles ne prirent guère de valeur marchande et, partant, n'apportèrent pratiquement rien à la population et aux échanges.

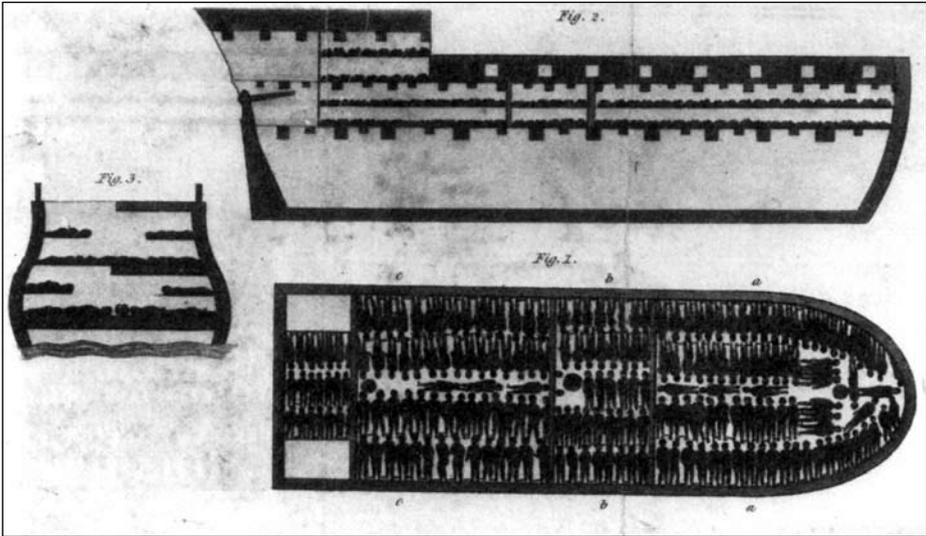
Ainsi s'explique le fait qu'en 1492, les anciennes civilisations d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, qui avaient atteint un niveau élevé de développement culturel, ne l'étaient pas du tout sur le plan économique. Il leur manquait un système d'échange des marchandises avec le reste du monde pour donner à leurs ressources une valeur économique, encourager leur population à se multiplier et à s'installer dans de nouveaux territoires, stimuler les échanges intra-américains et déclencher le processus de transformation capitaliste.

Or, les possibilités commerciales ouvertes par l'arrivée des Européens en 1492 apparurent dans des conditions qui devaient aboutir en fait à des structures de sous-développement plutôt que de développement. Tout d'abord, les pays d'Europe occidentale s'assurèrent par la force la maîtrise des ressources naturelles de l'Amérique latine et des Antilles. Humiliée et démoralisée, puis accablée de travail et décimée par des maladies introduites par les Européens, la population indienne diminua dans toute la région — comme le prouve assez l'écroulement démographique du Mexique central au XVI^e siècle. Comprise, d'après les estimations, entre 18,8 et 26,3 millions d'habitants avant la conquête européenne, elle tomba à 6,3 millions en 1548 et à 1,9 million en 1580. En 1605, elle n'était plus que de 1,1 million d'habitants⁴⁴.

Cette quasi-annihilation de la population indienne eut deux conséquences importantes. D'une part, la phénoménale expansion de la production de biens destinés au commerce maritime avec l'Europe et l'Amérique du Nord enregistré entre le XVI^e et le XIX^e siècle ne fut possible que grâce à l'importation massive de main-d'œuvre africaine servile. D'autre part, les terres cultivables d'Amérique latine et des Antilles passèrent aux mains des colons européens et furent regroupées en de vastes domaines qui prirent plus tard le nom de latifundia (*haciendas* ou *fazendas*). Comme on le verra plus loin, ces deux phénomènes créèrent des possibilités commerciales qui stimulèrent la

43. A. Morris, 1981, p. 52.

44. W. Borah et S. F. Cook, 1967, p. 204.



4.3. Plan et coupe d'un navire négrier européen.
[© The Hulton-Deutsch Collection, Londres.]

transformation capitaliste de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord tout en engendrant le sous-développement et la dépendance en Amérique latine et aux Antilles.

Du fait de l'ampleur des importations d'esclaves en contrebande dans l'Amérique espagnole des XVI^e et XVII^e siècles, il est pratiquement impossible de chiffrer l'apport de la main-d'œuvre africaine servile à l'extraction de métaux précieux de cette région durant cette période⁴⁵. Il semble toutefois que, d'après un recensement réalisé par le clergé, l'effectif de la population d'origine africaine se soit élevé, en 1796, à 679 842 personnes au Mexique et à 539 628 au Pérou⁴⁶. L'exactitude de ces chiffres est

45. Les données, dont E. Vila Vilar fait état (1977a, p. 272-273), donnent une idée de l'ampleur des importations en contrebande: «D. Fernando de Sarria, le vice-gouverneur de Carthagène, a pu vérifier qu'entre 1616 et 1619, des droits n'avaient été acquittés que pour 4 816 Noirs, alors qu'en réalité il en était entré 6 000 en un peu plus d'un an (entre mai 1619 et décembre 1620). Il soutenait que les bateaux qui arrivaient avec 15, 25, 37 et 45 "pièces" à bord en avaient en fait 200, 300 ou 400. Le *visitador* (inspecteur) Medina Rosales témoigna qu'il était de pratique courante chez les négriers, lorsqu'ils acquittaient les droits d'entrée, de déclarer beaucoup moins de "pièces" qu'ils n'en transportaient en réalité; il avait eu la preuve qu'un vaisseau déclarant 68 "pièces" en transportait 440, qu'un autre qui en déclarait 45 en avait 200 à bord et qu'un autre encore, qui en avait déclaré 65, en avait débarqué 260; il affirmait enfin qu'en l'espace d'un an, du 10 juin 1620 au 18 juillet 1621, 6 443 "pièces" d'esclaves étaient entrées dans le port de Carthagène. Juan de Orozco, trésorier de Santa Marta, écrivait au Roi en 1631 que tous les bateaux qui arrivaient chargés de Noirs transportaient 400 "pièces", alors que les droits n'étaient acquittés que pour 100; et D. Martin de Saavedra, président de l'*audiencia* de Saint-Domingue, certifia qu'en 1637, un vaisseau négrier faisant route vers Carthagène avec 150 "pièces" enregistrées à bord en transportait en réalité 300.» Voir aussi C. A. Palmer, 1976; L. B. Rout, 1976, p. 61-66.

46. J. E. Inikori, 1976, p. 204.

évidemment sujette à caution, mais ils montrent à tout le moins que la main-d'œuvre servile africaine était vitale pour l'économie du Mexique et du Pérou de l'époque coloniale. Au Brésil, la production de sucre pour l'exportation fut entièrement assurée par les esclaves africains durant ces deux siècles et, au XVIII^e siècle, alors que le boom de l'or y amena de nombreux marchands et capitalistes miniers européens, la production effective demeura pratiquement tributaire de leur travail. C'est d'ailleurs ce que confirme la composition ethnique de la population brésilienne au XVIII^e et au XIX^e siècle. En 1798, sur une population de 3 250 000 habitants, il y avait 1 988 000 personnes d'origine africaine, dont 1 582 000 esclaves. En 1872, quelque 5,8 millions d'individus sur une population totale de 9,9 millions d'habitants étaient d'origine africaine et, parmi eux, il y avait 1,5 million d'esclaves⁴⁷. Autrement dit, la population d'origine africaine représentait



4.4. Esclaves noirs travaillant dans une plantation de café au Brésil, vers 1870.
[© The Mary Evans Picture Library.]

47. T. W. Merrick et D. H. Graham, 1979, tableau III-2, p. 29. La population indienne était de 252 000 personnes en 1798 et de 386 955 en 1872, contre 1 010 000 et 3 787 289 Européens respectivement.

61,2 % de la population totale du Brésil en 1798, et 58 % en 1872. Les communautés serviles étaient concentrées dans les régions qui fournissaient l'or et les produits agricoles destinés à l'Europe et l'Amérique du Nord. Ainsi, sur les 1 566 416 esclaves que comptait le Brésil en 1873, 1 233 210 (soit 79,2 %) se répartissaient entre six provinces produisant pour l'exportation : Bahia, Pernambouc, Rio de Janeiro, São Paulo, Minas Gerais et Rio Grande do Sul⁴⁸, la plus forte concentration, soit 351 254 personnes, se trouvant dans le Minas Gerais, la province productrice d'or.

Aux Antilles, la prédominance de la production pour l'exportation, assurée par une main-d'œuvre d'origine africaine, se retrouve dans la transformation de la composition ethnique de la population après 1650. Avant le milieu du XVII^e siècle, les économies antillaises étaient centrées sur l'agriculture de subsistance, la production pour l'exportation restant négligeable. À partir de la seconde moitié du siècle, des importations massives d'esclaves africains et l'expansion de l'agriculture de plantation permirent un accroissement rapide de la production pour l'exportation, tandis que la production de subsistance subit un recul spectaculaire. Ainsi, la population globale de la Barbade, de la Jamaïque et des îles Sous-le-Vent passa de 33 000 Blancs et 22 500 esclaves africains en 1660 à 32 000 Blancs mais 130 000 esclaves africains en 1713⁴⁹. En d'autres termes, la population servile passa de 40,5 % de la population totale en 1660 à 80,2 % en 1713. De même, dans les Antilles françaises, la population globale de la Martinique et de Saint-Domingue était constituée de 6 786 Blancs et 7 397 esclaves africains en 1678-1681⁵⁰ mais, en 1780, sur un total de 514 849 habitants, il n'y avait que 63 682 Blancs pour 437 738 esclaves africains et 13 429 Noirs affranchis⁵¹. Ainsi, la population d'origine africaine des Antilles françaises passa de quelque 52 % de la population totale vers la fin du XVII^e siècle à 88 % environ en 1780.

C'est cette transplantation massive de main-d'œuvre africaine en Amérique latine, aux Antilles et dans les territoires du sud de l'Amérique du Nord qui entraîna l'expansion phénoménale de la production et du commerce des biens de consommation que la zone atlantique connut entre le XVI^e et le XIX^e siècle et qui, à son tour, suscita des possibilités et lança des défis stimulants sous l'influence desquels le processus de transformation capitaliste fut mené à bien dans les grands pays d'Europe occidentale et en Amérique du Nord, cependant qu'en Amérique latine et aux Antilles le même processus historique engendrait des structures de sous-développement et de dépendance.

Du fait que la population de cette région comptait une forte proportion d'esclaves, la grande majorité de ses habitants gagnait beaucoup trop peu pour pouvoir intervenir normalement sur le marché. La création d'un marché intérieur de produits de grande consommation s'en trouva donc

48. R. B. Toplin, 1972, appendice, p. 288-289.

49. Chiffres établis d'après R. S. Dunn, 1972, p. 312.

50. R. Sheridan, 1970, p. 35 et 49.

51. E. Williams, 1970, p. 153.

fortement compromise. Faute d'un marché intérieur en expansion qui aurait drainé des ressources au profit d'une production industrielle destinée à la consommation intérieure, les bénéfices de l'activité minière et de l'agriculture de plantation servaient à acheter des articles manufacturés importés d'Europe, ou étaient rapatriés en Europe pour y financer l'investissement et la consommation. Cet état de chose fut encore aggravé par les lois coloniales qui imposèrent des restrictions sur l'implantation d'activités industrielles en Amérique latine et aux Antilles pendant toute la période coloniale. Dans ces conditions, l'ensemble de cette région offrit un marché stimulant aux industriels d'Europe occidentale, et plus particulièrement aux industriels britanniques qui fournissaient les colonies britanniques aussi bien que l'Amérique espagnole et portugaise, directement ou par l'intermédiaire de l'Espagne et du Portugal⁵². À titre d'exemple, la valeur officielle des exportations britanniques (presque uniquement d'articles manufacturés) à destination des Antilles britanniques entre 1714 et 1773 s'éleva au total à 43,4 millions de livres. Pour la même période, la valeur officielle des produits exportés vers la Grande-Bretagne par ces colonies ressort à 101,3 millions de livres⁵³. Voilà qui montre bien l'importance des marchés du Nouveau Monde pour les fabricants britanniques, ainsi que l'ampleur du volume des ressources rapatriées des riches plantations coloniales cultivées par des esclaves⁵⁴.

Le non-développement industriel fit naître, en Amérique latine et aux Antilles, des systèmes économiques boiteux, dont les secteurs minier et agricole étaient étroitement liés aux économies de l'Europe occidentale et, plus tard aussi, à celle des États-Unis. À cette évolution s'associa l'apparition d'empires économiques en relation directe avec l'exportation et l'importation, seules activités auxquelles les magnats des mines et les oligarchies agraires d'Amérique latine et des Antilles voyaient un intérêt. La prospère classe de marchands apparue à la faveur d'une situation qui dura du XVI^e au XVIII^e siècle se consacra elle aussi à ces activités. L'extrême inégalité de répartition de la propriété et des revenus liée au régime de la plantation et à l'esclavage excluait, pour tout autre groupe, la possibilité de rivaliser en matière de pouvoir politique et économique avec la triade constituée par les

52. A. Christelow, 1948; J. O. McLachlan, 1940; H. E. S. Fisher, 1963.

53. E. Williams, 1970, p. 151.

54. Trait commun à toutes les économies de plantation fondées sur l'esclavage du Nouveau Monde, le niveau de la production tendait à dépasser celui de la consommation dans le territoire de production. C'était aussi le cas en Amérique du Nord britannique. Entre 1714 et 1773, les plantations coloniales du Sud, Caroline, Virginie et Maryland, exportèrent vers la Grande-Bretagne pour 46,6 millions de livres de marchandises officiellement, alors que pour la Nouvelle-Angleterre, New York et la Pennsylvanie (colonies sans esclaves), le chiffre ne fut que de 7,2 millions de livres. En revanche, les importations de même provenance des trois colonies du Sud n'atteignirent, pour la même période, que 26,8 millions de livres de marchandises contre 37,9 millions pour les trois autres (E. Williams, 1970, p. 151). La production était donc concentrée dans les territoires couverts de plantations cultivées par des esclaves et la consommation dans les territoires sans esclaves de l'Atlantique. Ces derniers tiraient leur pouvoir d'achat essentiellement de la vente de produits alimentaires, de la fourniture de services maritimes et marchands aux plantations avec esclaves des Antilles et des colonies du sud de l'Amérique du Nord britannique.

propriétaires des mines, l'oligarchie agraire et les marchands. Ainsi, même après que les principaux pays d'Amérique latine eurent obtenu l'indépendance politique au XIX^e siècle, les gouvernements continuèrent à favoriser la production de matières premières destinées à l'exportation et l'importation d'articles manufacturés, qui furent encore encouragées par les résultats des révolutions industrielles du XIX^e siècle en Europe occidentale et aux États-Unis d'Amérique. Celles-ci, purs produits du système atlantique, devaient en effet entraîner une explosion de la demande de produits alimentaires et de matières premières de toutes sortes. Simultanément, la réduction des coûts de production qui en résultait fit tellement baisser les prix des produits manufacturés échangés dans la zone atlantique qu'il ne fut pas rentable, pour les jeunes pays indépendants d'Amérique latine, de créer leur propre secteur industriel. Aussi, vers le milieu du XIX^e siècle, les pays d'Amérique latine et des Antilles en sont-ils au point où leurs structures économiques et sociales les enfoncent dans le sous-développement et la dépendance.



4.5. Esclaves noirs coupant la canne à sucre dans une plantation des Antilles, vers 1833.
[Source : *The Saturday Magazine*, 1833. © The Mary Evans Picture Library.]

Les premières bases des structures de dépendance en Afrique

Dans un de ses articles, Christopher Wrigley écrivait: «[...] il y a une conclusion inattendue qui semble bien s'imposer à la suite des travaux archéologiques récents, c'est que le peuplement intensif de l'Afrique subsaharienne ne remonte pas à l'époque où sont apparus les premiers signes d'une agriculture ou du travail du fer, mais à un millier d'années au plus, au début de ce que l'on nomme, dans l'Afrique bantou, le dernier âge du fer. Si c'est exact, cela ouvre des perspectives radicalement nouvelles. Il y a maintenant lieu de penser que l'expansion démographique progressait à un rythme rapide au moment des premiers contacts avec les Européens [...]»⁵⁵

Les indices indirects dont nous disposons étayent fortement cette conclusion. Les sources locales africaines font unanimement état de migrations générales de la population dans la première moitié du présent millénaire. Bien qu'elles leur attribuent souvent des causes politiques, ces mouvements de population n'étaient certainement pas sans relation avec une augmentation du rapport de l'effectif de la population aux ressources disponibles dans les établissements les plus anciens, qui obligeaient certains groupes à se mettre en route vers des territoires vides d'habitants ou peu peuplés⁵⁶. En outre, les XIV^e et XV^e siècles sont souvent cités comme une période de l'histoire de l'Afrique marquée par d'importants changements dans l'organisation et la technique de la production tant agricole que manufacturière, suivie, après le XVI^e siècle, d'une longue période de stabilité et de stagnation⁵⁷. Là encore,

55. C. C. Wrigley, 1981, p. 18. D'après les calculs de Thurstan Shaw, l'Afrique avait une population de 2 millions d'habitants aux environs de 10 000 avant J.-C. et de 5 millions aux environs de 3000 avant J.-C. (T. Shaw, 1981, p. 589). Par ailleurs, Posnansky affirme que la population totale de l'Afrique subsaharienne avant l'an 1000 de notre ère était «très inférieure à 10 millions d'habitants» (M. Posnansky, 1981, p. 727). Pour l'année 1500, Shaw en est arrivé à la conclusion que les données archéologiques font pencher en faveur du chiffre de 20 millions d'habitants pour la population de l'Afrique de l'Ouest (T. Shaw, 1977, p. 108). Si l'on rapproche tous ces chiffres, il semblerait que la population de l'Afrique de l'Ouest se soit accrue rapidement entre 1000 et 1500. En effet, si l'on admet qu'en l'an 1000, un tiers de la population de l'Afrique subsaharienne vivait en Afrique de l'Ouest, alors la population de cette région a dû passer d'environ 3 millions d'individus aux environs de l'an 1000 à quelque 20 millions aux environs de 1500.

56. Selon Jan Vansina, la plupart des migrations intervenues dans les régions de la forêt humide africaine avant 1600 étaient des mouvements de zones très peuplées vers des zones à faible densité de population (J. Vansina, 1981, p. 758). De son côté, Dike, à propos des migrations vers le delta du Niger aux XV^e et XVI^e siècles, décrit des mouvements analogues, en l'occurrence du Bénin vers le delta (K. O. Dike, 1956, p. 22-25). Voir également le chapitre 3.

57. Pour la Sénégambie, Curtin affirme que la période du XVII^e au XIX^e siècle fut marquée par une relative stabilité de la technique agricole, après les progrès accomplis au cours des deux siècles précédents (P. D. Curtin, 1975, p. 13-15). Voir aussi M. Malowist (1966) et la discussion ainsi ouverte entre A. G. Hopkins (1966) et Malowist. H. N. Chittick voit aussi les XIV^e et XV^e siècles comme des périodes de très grande prospérité sur la côte de l'Afrique orientale (H. N. Chittick, 1977, p. 209). Le processus paraît avoir été amorcé sensiblement plus tard à l'intérieur de l'Afrique orientale. Comme le disent A. C. Unomah et J. B. Webster (1976, p. 272): «Les années 1500 à 1800 furent marquées par des mouvements de population considérables dans toute cette région [l'intérieur de l'Afrique de l'Est]. Des zones très peu peuplées furent colonisées, des sociétés plus nombreuses y furent créées et de nouveaux États furent fondés.»

une croissance démographique rapide au cours des siècles précédents a nécessairement dû jouer un rôle important dans ces changements.

Il ressort donc des données disponibles que les sociétés africaines étaient prises dans de grands processus de transformation à l'époque de l'arrivée des Européens, vers la fin du XV^e siècle. Des découvertes archéologiques faites dans les années 70 indiquent que leur transformation sociale et économique était alors déjà très avancée dans un certain nombre de cas⁵⁸. Toutefois, le début du processus étant encore relativement récent à l'époque, les structures économiques et sociales demeuraient fondamentalement conformes au modèle que nous qualifions de non-développement. La population totale était encore très réduite par rapport à la superficie des terres agricoles disponibles et elle était disséminée sur tout le continent, en groupes séparés par de grandes distances et des obstacles géographiques difficilement franchissables⁵⁹. L'apparition d'un immense désert entre l'Afrique noire et les territoires de la Méditerranée et du Moyen-Orient (centres du commerce international pendant de nombreux siècles) va limiter les échanges de l'Afrique noire avec le reste du monde à des articles de très grande valeur mais relativement peu coûteux à transporter : l'or et les esclaves. Ces deux éléments freineront les progrès de la division du travail, la croissance du commerce intra-africain, la création des mécanismes institutionnels du marché et la transformation des modes de production précapitalistes dont la prépondérance demeurerait écrasante. Il fallait donc que l'expansion démographique en cours se poursuive pendant quelques siècles encore afin que le rapport de la population aux terres agricoles atteigne un niveau suffisant pour pousser plus avant la différenciation sociale et l'organisation économique et politique. Il fallait aussi développer le commerce extérieur des matières pondéreuses — produits agricoles, minerais et produits industriels, notamment — pour qu'en relation avec les facteurs internes, il accélère le processus de transformation structurelle.

58. Voir, par exemple, T. Shaw, 1970. Selon Northrup, « pris dans leur ensemble, les vestiges d'Igbo-Ukwu sont les traces matérielles d'un artisanat très évolué du point de vue du savoir-faire et des qualités artistiques. Bien que les découvertes d'Igbo-Ukwu soient à la fois plus riches et plus anciennes que d'autres matériels dont on dispose, elles ne s'écartent en rien des tendances générales du développement culturel du Nigeria méridional. Pourtant, ces industries artisanales ne sont que le sommet d'une économie dont les indices découverts à Igbo-Ukwu ne permettent guère de connaître la base. Malgré ce manque d'information directe, il est bien évident que de tels spécialistes et leur clientèle n'ont pu exister que dans une société produisant un excédent agricole capable d'assurer leur subsistance » (D. Northrup, 1978, p. 20).

59. En Afrique orientale, les villes relativement prospères du littoral n'ont pas établi de relations commerciales régulières avec l'intérieur avant une époque déjà avancée du XVIII^e siècle. Comme le dit Roland Oliver : « Les raisons de cette étrange disjonction entre la côte et l'intérieur sont certainement en grande partie d'ordre géographique. Derrière l'étroite bande de plaine côtière, le pays s'élève, en direction du grand plateau central, par terrasses successives couvertes d'un maquis sec et épineux, hostile et difficile à traverser... Ainsi est-ce au centre du sous-continent, à 1 300 kilomètres ou plus de la mer, que se trouve, à l'âge du fer tout du moins, le foyer de population dense et de sociétés le plus importantes » (R. Oliver, 1977*b*, p. 621-622). Voir aussi A. C. Unomah et J. B. Webster, 1976p. 272.

L'établissement d'une liaison commerciale maritime entre l'Afrique et l'Europe de l'Ouest à partir de la seconde moitié du XV^e siècle paraît tout d'abord offrir le genre de possibilités dont l'Afrique noire a besoin pour réaliser une transformation économique et sociale rapide. Le commerce de l'or prend son essor, celui de certaines productions agricoles, comme le poivre, commence, et une certaine impulsion est même donnée à la production des tisserands africains lorsque les Portugais et les Hollandais prennent part à la distribution des tissus africains en différents points de la côte d'Afrique⁶⁰.

Ces premiers changements sont toutefois de courte durée. Dès que les immenses ressources des Amériques sont accessibles à l'Europe occidentale, c'est-à-dire à partir de 1492, et une fois que la population indienne y a été pratiquement éliminée par la conquête et les ravages des maladies introduites par les conquérants européens, le rôle de l'Afrique dans le système économique atlantique se modifie. La population dont elle aurait eu besoin pour s'assurer les conditions internes d'une transformation complètes de ses structures économiques et sociales est transférée en masse aux Amériques, où elle est employée à développer sur une grande échelle des productions marchandes. Les conditions créées par ce transfert massif de population freinent, trois siècles durant, l'essor de la production de biens en Afrique, que ce soit pour le commerce intérieur ou pour l'exportation, et y jettent les bases de structures de dépendance.

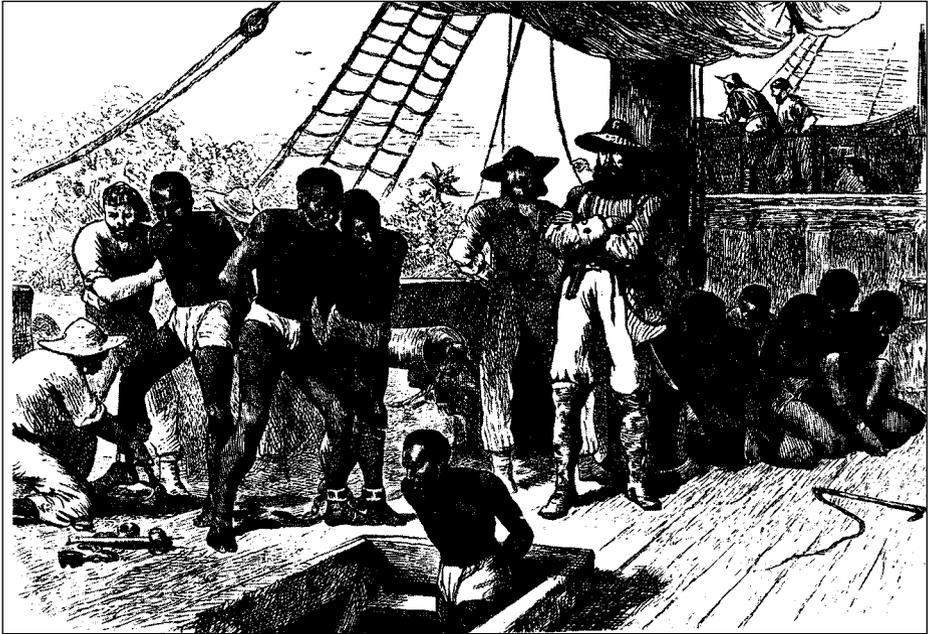
Première perte infligée par cette migration forcée, l'essor démographique en cours s'interrompt et de vastes zones du continent se vident purement et simplement de leurs habitants. Nous avons précédemment situé aux alentours de 22 millions le nombre d'individus acheminés d'Afrique noire vers le reste du monde entre 1500 et 1890, soit 15,4 millions outre-Atlantique et 6,9 millions vers le Sahara, la mer Rouge et l'océan Indien. Encore faut-il interpréter correctement ces chiffres, qui représentent les exportations effectives, pour les relier aux processus démographiques intervenus en Afrique au cours de cette période.

Le principal problème est de déterminer dans quelle mesure ces exportations ont réduit la capacité de reproduction de la population d'Afrique noire. Cela exige une analyse de la composition par âge et par sexe de la population exportée, parce que c'est le nombre des femmes en âge d'être mères qui l'indique.

Dans le cas de la traite à travers le Sahara et la mer Rouge, il y avait une forte proportion de femmes jeunes et belles du fait de l'importance relative de la demande de concubines. Le rapport, dans ce secteur géographique de la traite, était de deux femmes pour un homme suivant une évaluation généralement admise, qui ne s'appuie sur aucune donnée sûre, mais qui se trouve confirmée par les résultats des recensements de la population d'esclaves noirs en Égypte au XIX^e siècle faisant apparaître un rapport d'environ trois femmes pour un homme⁶¹.

60. Pour ces premiers changements, voir J. W. Blake, 1932, 1977 et A. F. C. Ryder, 1969.

61. G. Baer, 1967.



4.6. Embarquement des esclaves à bord d'un navire négrier européen.
[© The Hulton-Deutsch Collection, Londres.]

Pour la traite transatlantique, des recherches nous ont fourni des indications certaines sur ce rapport pour un effectif de 404 705 Africains importés dans divers territoires du Nouveau Monde aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles⁶² soit, d'après les estimations, quelque 3 % des exportations totales d'esclaves vers les Amériques. Si la taille et la dispersion dans le temps et dans l'espace de l'échantillon sont tout à fait satisfaisantes, il pêche cependant par une surreprésentation de la région Congo-Angola, qui constitue à elle seule plus de 50 % du total, et par la non-représentation de l'Afrique de l'Est, encore qu'on puisse raisonnablement lui attribuer une participation à peu près équivalente à celle de l'Afrique de l'Ouest. Globalement, l'échantillon fait apparaître une proportion de 32,9 % de femmes sur un total de 404 705 esclaves.

Élément important, l'examen des données relatives à la traite transatlantiques révèle des écarts à peu près constants entre les proportions d'hommes et de femmes suivant les régions d'Afrique d'où proviennent les esclaves.

62. Ces chiffres proviennent de J. E. Inikori, 1982, p. 24 (129 570 esclaves); H. S. Klein, 1978, tableau 3, p. 30 (55 855 esclaves); H. S. Klein, 1975, tableau 9, p. 84 (181 909 esclaves, provenant pour la plupart d'Angola); J. Mettas, 1978, cité par P. Manning, 1981 (12 697 esclaves); D. Northrup, 1978, appendice D, p. 335-339 (24 502 esclaves); K. D. Patterson, 1975, p. 80 (172 esclaves).

C'est ce qui ressort clairement de l'analyse d'un échantillon de 43 096 esclaves faite par l'auteur⁶³.

Tableau 4.5. Proportion d'hommes et de femmes parmi les esclaves provenant de différentes régions d'Afrique, 1764-1788

Région d'Afrique	Hommes (%)	Femmes (%)
Gambie	72,10	27,90
Côte des Alizés	65,70	34,30
Côte-de-l'Or	66,80	33,20
Ouidah	57,80	42,20
Bénin	49,96	50,04
Bonny	58,80	43,50
Calabar	56,50	41,20
Gabon	68,80	31,20
Angola	68,20	31,80

Source: J. E. Inikori, 1982, tableau 2, p. 23.

Les écarts régionaux indiqués par cet échantillon se trouvent confirmés par un autre de 55 855 esclaves débarqués aux Antilles entre 1781 et 1798⁶⁴.

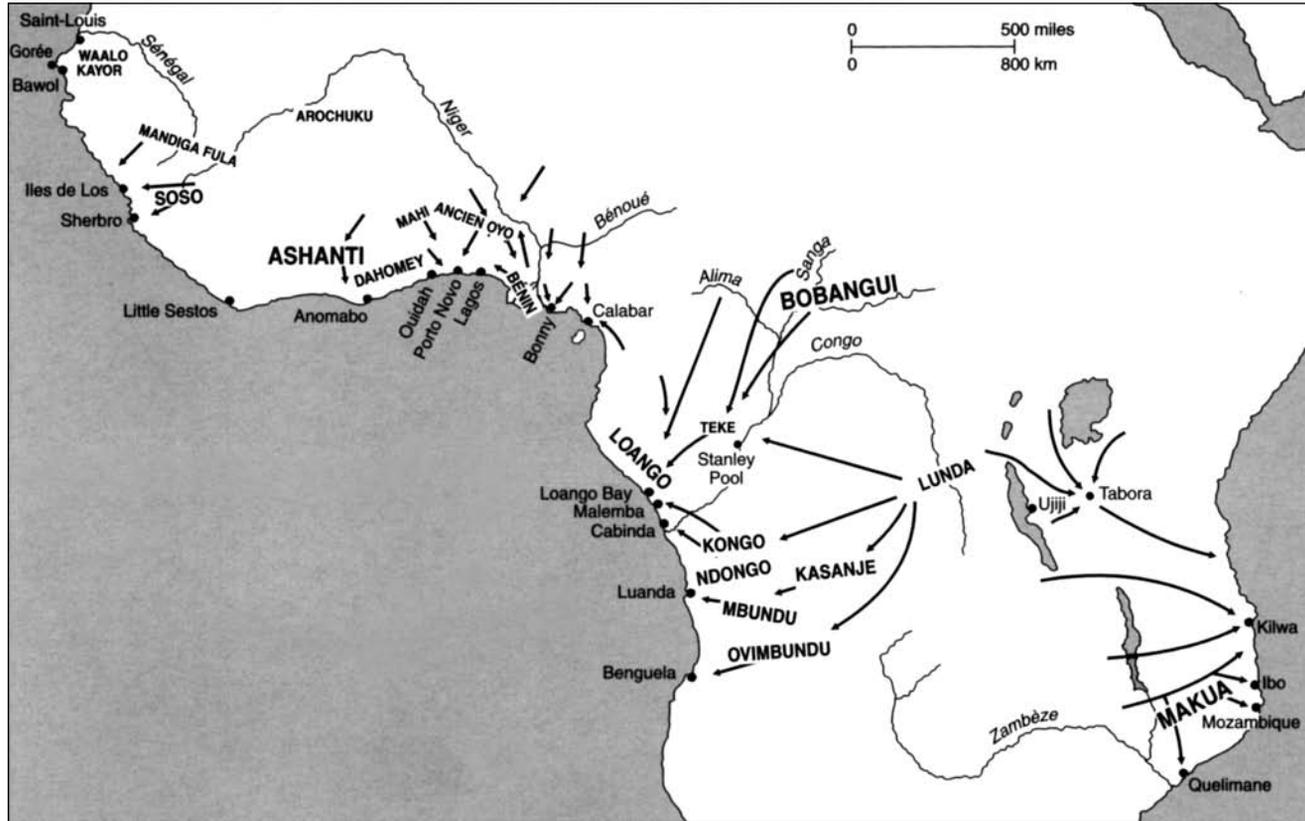
Tableau 4.6. Proportion d'hommes et de femmes parmi les esclaves débarqués aux Antilles par région d'origine (1781-1798)

Région d'Afrique	Total	Hommes (%)	Femmes (%)
Sénégal	190	67,50	32,50
Sierra Leone	5 544	64,90	35,10
Côte des Alizés	3 420	70,60	29,40
Côte-de-l'Or	2 721	64,40	35,60
Golfe du Bénin	315	54,50	45,50
Golfe du Biafra	18 218	56,90	43,10
Congo-Angola	12 168	69,90	30,10
Origine inconnue	13 279	65,30	34,70

Source: H. S. Klein, 1978, tableau 3, p. 30.

63. J. E. Inikori, 1982, tableau 2, p. 23. L'échantillon couvre la période 1764-1788 et il est constitué d'esclaves importés à la Jamaïque.

64. H. S. Klein, 1978, tableau 3, p. 30.



4.7. Les sources d'approvisionnement en Afrique de la traite transatlantique aux XVIII^e et XIX^e siècles (d'après J. E. Inikori).

Il est évident, d'après ces deux séries de données, que c'est la région du Nigeria, entre le golfe du Bénin et le golfe du Biafra, qui exportait la plus forte proportion de femmes, entre les deux cinquièmes et la moitié des exportations totales. En revanche, l'autre grande région exportatrice, celle du Congo-Angola, expédiait régulièrement une proportion d'hommes supérieure à la moyenne ; comme elle est surreprésentée dans l'échantillon des 404 705 esclaves, la proportion de femmes sur ce total y est sans doute sous-estimée. Cette variation selon les régions de la composition par sexe de la population exportée est très importante pour évaluer l'impact démographique des exportations d'esclaves à l'échelon microrégional.

Pour l'ensemble de l'Afrique noire, les données analysées ci-dessus montrent que le nombre de femmes exportées chaque année était tel que la capacité de reproduction de la région s'en trouvait considérablement réduite. Compte tenu des pertes supplémentaires causées par les exportations vers les Amériques (mortalité entre le moment de la capture et celui de l'arrivée au terme du voyage, décès dus aux combats et famines accompagnant les captures) ainsi que de l'exportation de 6,9 millions de Noirs (dont une majorité de femmes) vers le reste du monde, tout indique que la population de l'Afrique noire a diminué en valeur absolue au moins entre 1650 et 1850.

Ce déclin global ne s'est pas uniformément réparti entre les sous-régions du continent. En faisant la relation entre les écarts régionaux sur la proportion entre les sexes, recensés plus haut, et la répartition par région d'origine des exportations totales, on peut avoir une assez juste idée de l'impact démographique de la traite des Noirs au niveau microrégional⁶⁵. Cette analyse amène à penser que les territoires d'où provenaient les effectifs considérables

65. Les chiffres qui suivent donnent une idée, sur la base des données actuellement disponibles, de la répartition par région d'origine des effectifs totaux d'esclaves exportés par la traite atlantique.

Sous-région d'Afrique	Exportations du XVIII ^e siècle (%)	Exportations du XIX ^e siècle (%)
De la Sénégambie à la Côte-de-l'Or	24,8	10,3
Golfe de Bénin	23,2	17,5
Golfe du Biafra	14,8	12,9
Centre de l'Afrique de l'Ouest	37,5	48,0
Afrique du Sud-Est	—	11,4

Ces pourcentages ont été calculés à partir des données récapitulées par P. E. Lovejoy (1982). Si la méthode de Lovejoy et ses chiffres globaux sont certainement contestables, certaines des données sont utiles, et la répartition en pourcentage qui en découle peut être provisoirement retenue comme approximation. Si l'Afrique orientale exportait déjà de nombreux esclaves vers les îles de l'océan Indien au XVIII^e siècle, ce ne fut pas le cas en direction des territoires atlantiques avant le XIX^e siècle. Il faut en outre tenir compte du grand nombre d'esclaves que l'Afrique de l'Est continentale expédia dans les plantations de girofliers de Pemba et de Zanzibar au XIX^e siècle lorsqu'on étudie l'impact démographique de la traite des esclaves sur l'Afrique de l'Est.

exportés par le golfe de Bénin, le golfe du Biafra et le Congo-Angola ont nécessairement subi un grave dépeuplement⁶⁶.

Par ailleurs, comme c'est en grande partie par la force, notamment dans le cadre d'opérations militaires, que la population exportée était réduite en esclavage, le commerce des esclaves eut un effet fortement perturbateur sur les structures sociales et politiques africaines. Tel était déjà l'avis de certains observateurs contemporains. En 1679, le directeur général de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales sur la Côte-de-l'Or (l'actuel Ghana), Heerman Abramsz, rapportait que depuis l'introduction des armes à feu consécutive à l'essor de la traite des esclaves, «l'ensemble de la Côte est entré dans une sorte d'état de guerre. Tout a commencé en l'an 1658 et, peu à peu, les choses sont allées si loin qu'aucun des passages ne pouvait plus être utilisé et qu'aucun des marchands ne pouvait passer⁶⁷».

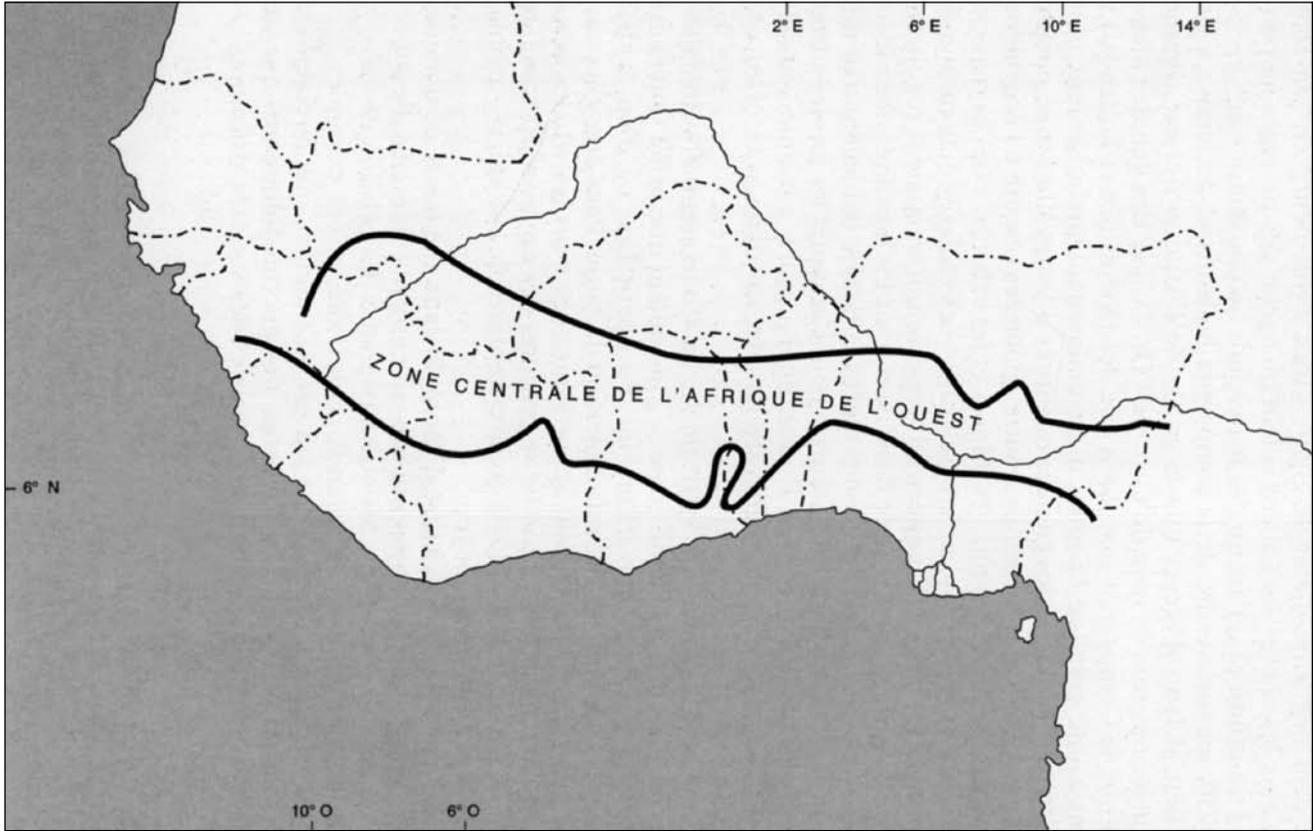
En 1730, un autre cadre de la compagnie hollandaise déclarait: «En premier lieu, il faut observer que la partie de l'Afrique qui est connue depuis longtemps sous le nom de Côte-de-l'Or, à cause des grandes quantités d'or que la Compagnie aussi bien que des navires privés hollandais y achetaient à une certaine époque, n'est maintenant pratiquement plus qu'une Côte des Esclaves; les grandes quantités d'armes à feu et de poudre que les Européens y ont de temps à autre apportées ont été à l'origine de guerres effroyables entre les rois, les princes et les cabécères de ces régions, qui réduisaient leurs prisonniers en esclavage; ces esclaves étaient immédiatement achetés par les Européens à des prix qui montaient régulièrement, réveillant ainsi sans cesse le désir de rouvrir les hostilités chez leurs vainqueurs, qui, dans l'espoir de profits élevés et faciles, oubliaient tout travail et utilisaient toutes sortes de prétexte pour s'attaquer les uns les autres ou raviver leurs vieilles querelles. En conséquence, il y a maintenant très peu de commerce chez les Nègres de la côte, en dehors de celui des esclaves [...].⁶⁸»

Plus tard dans le courant du XVIII^e siècle, un observateur africain, Oludah Equiano, écrit dans la même veine: «Pour autant que je me souviens de ces batailles, c'étaient des incursions d'un petit État ou d'un district dans un autre, pour capturer des prisonniers ou du butin. Peut-être y étaient-ils poussés par ces marchands qui apportaient chez nous les articles européens dont j'ai parlé. Cette façon de se procurer des esclaves est courante en Afri-

66. On dispose de plus en plus de données qui, correctement interprétées, tendent nettement à indiquer qu'une forte proportion des exportations par les golfes du Bénin et du Biafra provenait de la partie de la zone centrale de l'Afrique de l'Ouest qui s'étend de la frontière orientale du Nigeria à la frontière orientale du Ghana. Cette zone, en particulier dans sa portion nigériane, alimenta aussi considérablement la traite transsaharienne des esclaves qui capturait surtout des femmes. Comme les exportations par les golfes comprenaient elles-mêmes beaucoup de femmes, il apparaît certain que les densités démographiques généralement faibles observées dans la région à partir du XIX^e siècle sont imputables à la traite des esclaves.

67. Heerman Abramsz à l'Assemblée des Dix, le 23 novembre 1679, dans A. van Dantzig, 1978, p. 17. L'Assemblée des Dix était l'organe directeur de la Compagnie en Hollande.

68. Extrait du procès-verbal de la réunion des directeurs de la Chambre de Zélande tenue le 7 février 1730, cité par A. van Dantzig, 1978, p. 240.



4.8. La zone centrale de l'Ouest africain.

[Source: d'après M. B. Gleave et H. P. White, 1969, p. 124. Carte publiée avec l'aimable autorisation de l'American Geographical Society.]

que; et je crois qu'il a plus d'esclaves capturés de la sorte, et par enlèvement, que par tout autre moyen⁶⁹.»

Ces observations, choisies à titre d'exemple dans une masse de données analogues, montrent le lien étroit qui existait entre le commerce d'esclaves et la fréquence des guerres en Afrique à l'époque. La relation de cause à effet était, bien entendu, d'une grande complexité, et ces exemples n'en donnent qu'une idée sommaire. Le fait est, néanmoins, que directement et indirectement ce commerce a favorisé des guerres fréquentes qui ont désorganisé les structures politiques et sociales des sociétés africaines⁷⁰.

L'une des distorsions les plus importantes a été la création d'aristocraties militaires qui acquièrent une telle influence politique qu'elles déterminèrent la ligne politique de presque tous les grands États africains de l'époque. L'existence d'un vaste marché d'exportation pour les captifs les a incités à voir dans la guerre le moyen de se procurer des prisonniers à vendre plutôt que des nouveaux territoires dont les ressources naturelles et humaines auraient pu être exploitées au profit de la classe dirigeante moyennant leur intégration effective dans un État plus vaste. Cela eut, pour ces États, un double effet négatif sur leurs dimensions mêmes et sur leur stabilité politique intérieure, et c'est aussi ce qui explique que beaucoup de ceux qui se formèrent au cours de cette période ne parvinrent jamais à une véritable stabilité politique et s'effondrèrent assez rapidement, soit de l'intérieur, soit au tout premier signe de menace de la part d'un ennemi redoutable.

Dans plusieurs sociétés africaines, l'existence de ces aristocraties militaires et leurs interactions sur la situation économique du moment favorisa aussi l'essor du mode de production fondé sur l'esclavage. Sous l'influence structurelle du commerce d'exportation d'esclaves, d'abord à travers le Sahara et la mer Rouge puis, de façon plus vaste, à travers l'Atlantique, les diverses formes d'assujettissement de l'individu qui existaient depuis longtemps en Afrique se transformèrent en institutions plus ou moins inspirées de la conception occidentale de l'esclave comme chose possédée. D'importantes fractions de la population des grandes sociétés africaines en vinrent à être soumises à cette situation par des individus qui, soit comme marchands, soit comme fonctionnaires de l'État, étaient directement ou indirectement en relation avec le commerce d'esclaves. Moyennant ces structures déjà en place et vu la pénurie de ressources humaines par rapport aux terres cultivables disponibles, l'essor du « commerce légitime » qui suivit, au XIX^e siècle, l'élimination de la demande extérieure d'esclaves provoquera par la suite une expansion du mode de production esclavagiste en Afrique⁷¹.

69. Cité par P. D. Curtin, 1967, p. 77. Les produits européens auxquels Equiano fait allusion sont des armes à feu, de la poudre à canon, des chapeaux et des perles. Sa description donne à penser que ces articles étaient amenés dans son pays natal par les marchands aro du sud-est du Nigeria.

70. Pour plus de détails, voir J. E. Inikori, 1982.

71. Pour plus de détails, voir J. E. Inikori, 1982 et, en particulier, G. Meillassoux, 1982; voir aussi P. E. Lovejoy, 1983; S. Miers et I. Kopytoff, 1977; P. Manning, 1981.

Ces processus historiques, qui se sont étendus sur plus de trois siècles, ont eu globalement pour conséquence en Afrique de détourner le processus économique du développement pour l'orienter vers le sous-développement et la dépendance. L'arrêt de l'expansion démographique qui s'était poursuivie jusqu'au XVI^e siècle interrompit des processus qui avaient abouti à l'expansion du commerce intra-africain, à la création de marchés intérieurs et des institutions correspondantes, à la commercialisation de l'agriculture et à une généralisation de la division du travail. La faible densité de la population sur toute la surface du continent, où d'immenses régions comme la zone centrale de l'Ouest africain étaient même pratiquement vides d'habitants, retarda l'essor de la production commerciale. Et l'expansion du mode de production fondé sur l'esclavage intervenue au cours de cette période dans de vastes régions d'Afrique ne fit que freiner davantage encore le développement des marchés intérieurs et de la production commerciale. Qui plus est, la traite transatlantique faisait obstacle de diverses façons au développement des échanges de produits avec l'Europe, qui aurait stimulé la croissance du commerce intra-africain et de la production à des fins commerciales⁷². Aussi, vers le milieu du XIX^e siècle, la production alimentaire de subsistance demeurait-elle en Afrique l'activité économique prépondérante, et de très loin. Par là même se trouvaient supprimées toute formation de capital dans l'agriculture et, partant, toute augmentation de productivité pour les cultures alimentaires destinées au marché intérieur. W. A. Lewis a brillamment démontré que les prix payés aujourd'hui aux producteurs africains sur le marché mondial pour leurs produits de base sont déterminés par le faible niveau des recettes tirées par les cultivateurs africains des denrées alimentaires qu'ils produisent pour le marché intérieur, du fait de leur productivité réduite⁷³. Ce dont W. A. Lewis ne semble pas se rendre compte, c'est que cette faible productivité de l'agriculture vivrière remonte au XVII^e siècle, qu'elle hérite de trois siècles d'une histoire dont le passif est encore alourdi par l'impact économique du colonialisme au XX^e siècle.

Le caractère embryonnaire de la division du travail et l'étroitesse des marchés intérieurs ne pouvaient que nuire au développement des activités manufacturières au-delà du stade artisanal. Et cette industrialisation devait

72. On trouvera une analyse détaillée de cette question dans J. E. Inikori, 1983. Voir aussi J. E. Inikori, 1982, introduction.

73. Comme l'écrit Arthur Lewis: « Un paysan du Nigeria pouvait cultiver ses arachides avec autant de soin et de savoir-faire qu'un fermier australien en apportait à soigner ses moutons, mais le rendement était bien différent. Le juste prix, pour employer l'expression médiévale, aurait récompensé l'égalité de compétence par l'égalité de rémunération. Mais le prix du marché laissait au Nigérian pour ses arachides un niveau de vie à 700 livres à l'hectare et à l'Australien pour sa laine un niveau de vie à 1 600 livres à l'hectare, non point à cause d'une différence de compétence, ni pour des questions d'utilité ou de productivité marginales de l'arachide et de la laine, mais parce que c'étaient là les quantités de nourriture que leurs cousins pouvaient produire sur les fermes familiales. C'est dans ce sens fondamental que les dirigeants du monde moins développé dénoncent l'injustice de l'actuel ordre économique international, à savoir que les termes factoriels de l'échange reposent sur le jeu mercantile des coûts de substitution et non sur le juste principe d'un salaire égal pour un travail égal » (W. A. Lewis, 1978, p. 19).

encore être contrecarrée par l'importation sans frein de produits manufacturés en provenance d'Europe et d'Orient et échangés contre des captifs. Ainsi, avec des marchés intérieurs réduits, des secteurs agricole et industriel non capitalisés, une multitude d'États de petites dimensions aux mains de marchands et de guerriers vivant de l'esclavage, l'Afrique réunissait parfaitement les conditions voulues pour devenir tributaire des économies industrialisées de la zone atlantique tant pour la vente de ses matières premières que pour l'achat des produits manufacturés et des services dont elle avait besoin. Les bases de la dépendance économique étaient donc solidement établies vers le milieu du XIX^e siècle, époque à laquelle la traite des esclaves prit fin. À partir de la fin du siècle, la domination coloniale allait parachever l'édifice.

Conclusion

On peut à présent tirer les conclusions des faits et de l'analyse qui précèdent. Lorsqu'en 1492, Christophe Colomb débarqua aux Amériques, les économies de la zone atlantique étaient toutes, par définition, non développées. En Europe occidentale comme en Afrique et aux Amériques, l'activité manufacturière en était au stade de l'artisanat et faisait partie intégrante de l'agriculture, secteur de très loin prépondérant. Partout prédominaient des modes de production précapitalistes. Dans ces conditions, les économies de la zone atlantique ne pouvaient fonctionner avec efficacité au sein d'un système unique régi par le jeu des forces du marché. Aussi l'Europe occidentale avait-elle dû, au début, user de sa supériorité navale et militaire. Vers le milieu du XIX^e siècle, de grands écarts se creusèrent entre les économies des diverses régions de la zone atlantique : les industries mécanisées se concentrèrent en bordure de l'Atlantique, au nord-ouest de l'Europe et au nord-est des États-Unis d'Amérique, cependant que la majeure partie de la zone atlantique se consacrait aux productions de base — produits alimentaires destinés à la vente et agriculture de plantation dans l'ouest et le sud des États-Unis, agriculture de plantation aux Antilles, exploitation minière, élevage extensif du bétail et agriculture de plantation en Amérique latine et, enfin, agriculture de subsistance et, occasionnellement, récolte de produits naturels destinés à l'exportation en Afrique (après l'époque de la traite des esclaves). La structuration économique et sociale de la zone atlantique a désormais abouti à un système économique unique régi par les forces du marché. Seule une intervention politique délibérée dans l'un ou plusieurs des États qui la composent peut dorénavant transformer radicalement des structures et une division internationale (mais aussi interrégionale) du travail solidement établies. Hormis cette éventualité, la situation ne peut plus que se perpétuer, à mesure que les régions bien placées de la frange de l'Atlantique continuent de l'exploiter à leur avantage du point de vue économique et politique.

Les faits et l'analyse que nous avons présentés montrent amplement que cette évolution découle en fin de compte du commerce d'exportation des esclaves d'Afrique. Les faits font ressortir à l'évidence que la révolution industrielle, tant dans l'Angleterre du XVIII^e siècle et du début du XIX^e que dans le nord-est des États-Unis au XIX^e siècle, n'aurait pas pu avoir lieu sans l'expansion phénoménale de la production et du commerce de marchandises que la zone atlantique avait connue entre le XVI^e et le XIX^e siècle et qui devait aussi être à l'origine des révolutions industrielles ultérieures du XIX^e siècle dans le nord-ouest de l'Europe. Et c'est, sans l'ombre d'un doute, la main-d'œuvre servile africaine fournie par la traite qui a rendu possible cette extraordinaire expansion.

Alors même que celle-ci stimulait le développement du travail libre salarié, qui allait devenir la forme dominante de l'activité économique, dans le nord-ouest de l'Europe et le nord-est des États-Unis, le reste de la zone atlantique vit s'épanouir un mode de production fondé sur l'esclavage. En Amérique latine, aux Antilles et dans les États du sud des États-Unis tout particulièrement, son expansion allait créer les conditions d'un développement inégal qui facilita le rapide essor du capitalisme ailleurs dans la zone atlantique. La concentration, au XIX^e siècle, des industries mécanisées dans ces régions de la bordure atlantique fut rendue possible par le vaste marché que ce modèle de développement inégal leur offrit. Les faits viennent donc étayer l'hypothèse que le processus historique qui produisit le capitalisme dans le nord-ouest de l'Europe et le nord-est des États-Unis entraîna, du même coup, une consolidation et une extension des modes précapitalistes de production en Afrique, en Amérique latine, aux Antilles et dans les États du sud des États-Unis.

S'appuyant sur les conditions créées par l'ordre économique déjà établi dans la zone atlantique au XIX^e siècle, les régions de la bordure atlantique, équipées des instruments de leurs industries mécanisées, se lancèrent, sur le front économique et politique, à l'assaut de l'Asie, des territoires du Pacifique et du reste de l'Europe, et c'est de là que sortit finalement l'ordre économique mondial contemporain. Il importe de relever qu'à l'époque, entre le XVI^e et le XIX^e siècle, où l'ordre économique atlantique était en train de se construire, l'Europe occidentale n'était pas en mesure d'établir avec l'Asie une liaison commerciale solide reposant sur l'échange de leurs produits respectifs. En effet, elle resta pendant plusieurs siècles tributaire de l'or et de l'argent des Amériques pour entretenir des relations commerciales avec l'Asie, faute de pouvoir lui proposer des articles que celle-ci aurait jugés plus intéressants que ses propres produits. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner la composition des exportations vers l'Asie de la Compagnie anglaise des Indes orientales aux XVII^e et XVIII^e siècles⁷⁴.

Une forte proportion des achats faits par l'Europe occidentale en Asie à cette période fut par ailleurs réexportée vers l'Afrique et les Amériques.

74. P. Kriedte, 1983, tableau 25, p. 84.

Tableau 4.7. Exportations vers l'Asie de la Compagnie britannique des Indes orientales

Période	Exportations totales (moyennes décennales en livres sterling)	Métaux précieux (%)
1661-1670	133 464	67,0
1691-1700	332 613	71,4
1721-1730	650 008	83,6
1751-1760	988 588	65,7

Source : P. Kriedte, 1983, tableau 25, p. 84.

Au XIX^e siècle, en revanche, l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord étaient désormais capables d'intégrer solidement les systèmes économiques de l'Asie à l'ordre économique atlantique, car les Asiatiques ne résistaient plus que très difficilement aux produits de leurs industries mécanisées. Les textiles des filatures anglaises et nord-américaines se déversaient à présent sur l'Asie, forçant la région à produire des matières premières pour faire face à la demande sans cesse croissante des industries nouvelles. C'est ainsi qu'en s'appuyant sur des empires coloniaux, l'ordre économique atlantique s'étendit au reste du monde pour produire l'ordre économique mondial du XX^e siècle, dont on est donc en droit de dire qu'il s'est construit au départ avec la sueur et le sang des Africains. La population de l'Afrique ayant été, à cette fin, transférée de force aux Amériques à une époque où le continent avait besoin de faire augmenter sa population et son commerce extérieur de marchandises pour développer sa production et transformer ses structures sociales précapitalistes, tous les changements dans ce sens furent stoppés. Et c'est ainsi qu'à l'aube du XX^e siècle, l'Afrique était la plus retardée, sur le plan économique, des grandes régions du monde. Entre la fin du XIX^e et le milieu du XX^e siècle, la domination coloniale contribua considérablement à la maintenir à cette place — mais c'est là une question qui déborde le cadre du présent chapitre.